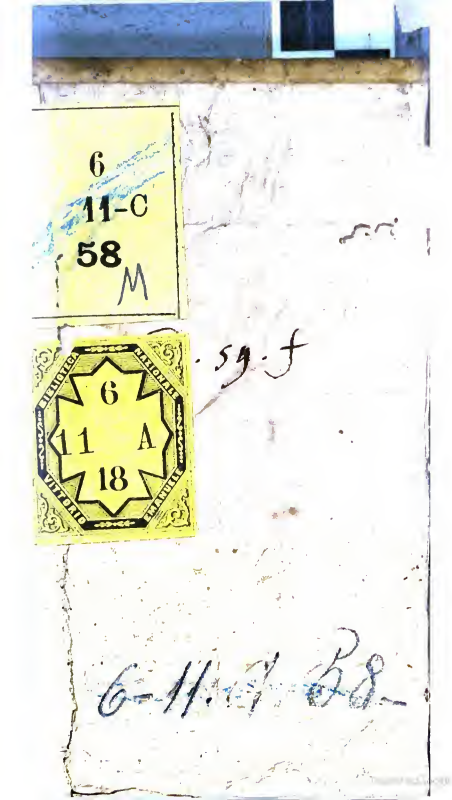




HISTOIRE
D'ADELAÏS
REYNE
DE
BOVRGOGNE.





Sur l'Imprimé,

A PARIS



AVIS
AV LECTEVR.

AMY Lecteur, quoyque j'aye tenu cette Histoire assez long-temps entre mes mains, & qu'on ne puisse pas me reprocher de l'avoir faite à la hâte. Ie crains bien de le donner trop tost au public. Ces sortes d'Ouvrages ne sont pas de ceux qui ne demande qu'un beau-feu d'imagination, & que de la vivacité ou de la finesse d'esprit; il y faut un grand Iugement & on ne sçauroit y regarder de trop prés, pour donner à sa matiere une forme convenable pour étendre ou pour resserrer à propos les évenements: mais comme cét un histoire veritable & de nostre Temps, quoyque victorieuse & languissante. Ie l'ay voulu donner au public aprés avoir cherché un stile convenable, je l'ay tiré de plusieurs manuscrits, & j'en ay choisis toutes les particularitez

HISTOIRE D'ADELAÏS REYNE DE BOURGOGNE.

LEs Bourguignons qui se répandirent dans les Gaules avec les autres Barbares du Septentrion au cinquiéme Siecle, érigerent en Monarchie les terres qu'ils y avoient conquises, & en firent un puissant Royaume, dont le pre-

mier Roy fut Gõderique, Prince du Sang Royal des Alarics; le ſecond Gõdebaud ou Gombaud, Oncle de Sainte Clotilde : mais ſous le quatriéme nommé Gondemar, Clotaire Roy de France & Childebert ſe rendirẽt maiſtres du païs, & changerent leur Souveraineté en une Province de la Monarchie Françoiſe.

Elle en conſerva le nom & la qualité juſqu'à la fin du neufviéme ſiecle, que la plus grande partie de cette ancienne Bourgogne appellée Transjurane, qui de la Montagne de Iuras s'étendoit le long du Rhin juſqu'aux Alpes, & de là le long du Roſne, fut rétablie en Royaume par Rodolphe fils de Conrard Comte de Paris, & petit fils de Hugues

Comte d'Angers & d'Oleans.

Il n'y eût point d'autre cause de ce rétablissement que l'ambition de Rodolphe, qui voyant la France occupée contre les Normans, l'Italie troublée par des guerres civiles, & l'Empereur dans l'impuissance de s'opposer aux moindres entreprises, se servit de l'occasion pour êtendre les bornes de son domaine, & pour changer en Royaume ce que son Pere n'avoit possedé que sous le titre de Comté.

L'Empereur Arnould qui regardoit avec assez de patience les autres ruines de l'Empire de Charlemagne, voulut empêcher celle-cy, & tâcha d'abbatre la Couronne qu'il voyoit paroistre sur la teste de Rodolphe : mais il ne fit que l'af-

l'an neuf cens vingt cinq.

Comme Rodolphe estoit le plus vaillant homme de son siecle, & Berthe la plus belle & la plus sage Princesse, les illustres qualitez du pere & de la mere se réünirent en la personne de la fille, & dés ses premieres annees elle fut l'honneur de cette nouvelle Monarchie.

On l'éleva avec de grands soins, & on la confia à des gouvernantes, qui par leur sagesse aiderent la nature à former son esprit, & à faire voir au dehors tout ce qu'il y avoit de perfections dans l'ame de cette petite Princesse. On adjousta l'art à la nature, & on fit apprendre à Adelaïs tous les exercices propres à son sexe & à sa condition. Elle apprit auf-

ſi quelques langues. Elle leût beaucoup de livres. Enfin elle étudia autant qu'on luy voulut permettre, & elle s'appliqua toûjours avec ardeur à tout ce qui pouvoit embellir & perfectionner ſon eſprit.

Quand elle ſortit d'entre les mains de ces ſages gouvernantes, & que le monde commença à la connoiſtre, on luy donna bientoſt le premier rang entre toutes les Princeſſes de l'Europe. On vint de bien loin pour voir ce que la renommée publioit d'elle. Son nom fut célebre par tout, & la Bourgogne qui la contemploit de prés ſentit croiſtre ſon admiration à meſure que cette jeune princeſſe croiſſoit, & que l'âge luy donnoit de nouvelles graces.

En ce temps-là les Italiens

qui avoient secoûé le joug des Empereurs Allemans, & qui avoient permis que deux Seigneurs de leur nation, Gui Duc de Spolete & Berenger Duc de Friul, se fissent leurs Rois, commencerent à ne pouvoir plus souffrir ces deux maistres qui ne se pouvoient souffrir eux-mesmes, & qui dechiroient leur Estat par des combats continuels. Ces peuples lassez enfin de cette double domination, & craignant de devenir encore le joüet de plusieurs autres tyrans que la destructiō de l'Empire Romain faisoit naistre, appelerent Rodolphe pere d'Adelaïs, & le supplierent de venir prendre le gouvernement de leur Estat, promettant de le reünir au sien, & de ne faire de l'un & de

l'autre qu'un Royaume dont il seroit le Souverain. Rodolphe se laissa persuader, & fit le voyage d'Italie, où il fut en effet solennellement couronné du commun consentement de toutes les Provinces, qui se soumirent à ne plus reconnoître d'autre Roy que luy. Berenger à qui ils ne devoient pas oster la Couronne sans luy ôter la teste, ne manqua pas de troubler les commencemens de ce nouveau Regne. Il eût l'adresse d'engager la plupart des Italiens, & de lever une puissante armée contre Rodolphe: mais il perit en son entreprise, & il mourut miserablement massacré dans une Eglise, apres avoir veû la ruine entiere de son armée, & de son parti.

Cependant sa mort ne laissa

pas le vainqueur en paix. Au bout de quelque temps les mêmes Italiens laſſez de luy, auſſibien que des autres; envoyerent des Ambaſſadeurs à Hugues Comte d'Arles, & le prierent d'accepter leur Couronne, & de les venir delivrer de la domination de Rodolphe ſous laquelle ils ne pouvoient plus vivre.

Hugues ouvrit les bras à la fortune, & ſe diſpoſa promptement à aller prendre poſſeſſion du bonheur qu'elle luy preſentoit. Il trouva Rodolphe en reſolution, & en eſtat de ſe defendre: mais comme ils eſtoient de meſme nation, voiſins, alliez, & amis intimes avant cette concurrence; ils jugerent que leur bonheur les obligeoit à s'accorder. Hu-

gues fit propoſer à Rodolphe, que s'il luy vouloit ceder le Royaume d'Italie, il luy cederoit tout ce qu'il poſſedoit en France, & dont il pourroit agrãdir ſon Royaume de Bourgogne, qui, avec cét accroiſſement, ſeroit un des premiers & un des plus conſiderables de l'Europe. Rodolphe trouvoit ſon avantage en cette propoſition : mais parce qu'il avoit peine à renoncer abſolument à ſes pretentions d'Italie ; & à éteindre pour jamais l'eſperance & le droit de ſa poſterité, l'expedient dont on s'aviſa pour le contenter, fut de marier ſa fille Adelaïs avec Lothaire fils de Hugues, & de luy donner le Royaume d'Italie, comme la dot du mariage, avec cette condition, que ſi

Lothaire mouroit ſans enfans maſles, le Royaume retourneroit à Adelaïs, & aprés elle, ſi elle manquoit d'autres heritiers, aux Princes de la maiſon de Bourgogne.

Rodolphe n'eût garde de refuſer cét accommodement qui l'élevoit au plus haut point de grandeur où il pouvoit aſpirer: de ſorte que Hugues eſtant tombé d'accord avec luy ſur les autres articles de leurs differends, ils ſignerent la paix, & l'envoyerent publier dans toutes les Villes de leur obeïſſance. On dépeſcha dés le meſme jour des couriers à Adelaïs, avec ordre de partir au-plûtoſt, & de ſe faire conduire à Milan pour l'accompliſſement du Mariage.

Elle arriva à Milan où elle

re, elle eût beaucoup d'estime pour le Prince qu'il luy destinoit, & qu'elle prit aveuglement les sentimens d'une fille respectueuse.

On fit la ceremonie des nopces avec une magnificence inconcevable. Ce qu'il y avoit de Princes, de Seigneurs, & d'autres personnes de qualité dans le Royaume s'y trouverent. Les peuples mesmes y accoururent de toutes parts. Les jeux, les festins, & les divertissemens publics durerent plusieurs jours, & on crût ensevelir dans les rejouïssances de ce mariage les craintes & les afflictions passées.

Les Roys se separerent enfin avec mille témoignages d'amitié. Rodolphe revint en Bourgogne, pour prendre possession

du nouveau domaine qu'il a-voit aquis par le traité de paix: Hugues & ſon fils s'établirent à Pavie, & commencerent à gouverner enſemble paiſiblement leur Royaume.

Ils croyoient le devoir poſſeder longtemps ſans inquietude. Mais y a-t-il de beaux jours qui ne ſoient ſuivis de quelque orage? Peu de temps apres leur établiſſement à Pavie, les Italiens mécontens de Hugues ſous pretexte de je ne ſçay qu'elle oppreſſion, s'aviſerent de chercher un autre Roy, & jetterent les yeux ſur Berenger, petit fils de ce premier Berenger dont la domination leur avoit eſté ſi odieuſe.

La conſpiration ſe forma ſecretement. On envoya en Allemagne des deputez à ce ſe-

cond Berenger, qui ne manqua pas à l'occasion. Il partit aussitost, & vint en Italie, dont il trouva les portes ouvertes par la trahison des Gouverneurs. Les factieux le receûrent; & luy donnerent les moyens de mesnager les esprits,& de disposer comme il luy plût tous les ressorts de son entriprise. En peu de temps il se vit en estat de se déclarer à la teste d'une armée, d'entrer dans Milan à forces ouvertes, & de se faire couronner publiquement. La foule des Italiens empressez pour le voir, & pour luy rendre leurs hommages; fut si grande, que Hugues effrayé, n'eût pas le courage de soustenir sa fortune,& qu'il s'enfuit honteusement en Provence pour vivre le reste de

ſes jours dans la Ville d'Arles, dont il avoit retenu la Comté par le traité qu'il venoit de faire avec Rodolphe.

Son fils Lothaire le voulut ſuivre, mais Adelaïs l'arreſta, & lui remontra que puis qu'il eſtoit Roy, il falloit qu'il veſcuſt ou qu'il muruſt en Roy : qu'il n'y avoit point de Rois malheureux que ceux qui ſurvivoient à leur puiſſance & à leur honneur.

Ce fut en cette rencontre que cette Princeſſe donna les premieres marques de ſon courage héroïque & de ſon extreme adreſſe à entreprendre & à ſouſtenir de grandes choſes. Sa conduite fut telle qu'elle fit connoiſtre à tout le monde que ce n'eſtoit pas la vanité, mais l'eſprit de

juſtice qui conduiſoit ſes mouvemens.

La reſolution qu'elle fit prendre à Lothaire, & qu'elle prit pour elle-meſme lors qu'elle vit que chacun couroit à Milan vers Berenger, fut d'y courir auſſi, & de ne ſe ſervir que d'eux-meſmes pour reprendre leur Couronne de deſſus la tête de ce tyran redoutable, & pour écarter les peuples & les armées qui l'environnoient.

Ils y arriverent ſecretement & de nuit le propre jour qu'on avoit couronné Berenger: & le lendemain à l'heure meſme que ce nouveau Roy ne penſant plus à la maiſon de Hugues, diſtribuoit dans le palais les dignitez & les charges du Royaume, ils allerent paroiſtre ſoudainement dans la gran-

de l'Eglise à la veuë d'un peuple infini qui s'y estoit assemblé. Adelaïs y fit un coup mémorable, qui ne venoit pas d'un emportement inconsideré, mas d'une sage deliberation fondée sur la connoissance qu'elle avoit de son esprit & de l'esprit de ce peuple séditieux.

Cette Reine soustenuë par la confiance qu'elle avoit en Dieu animée d'une grace & d'une majesté plus que naturelle, parée de tous les ornemens de sa dignité Royale, se mit à haranguer sur une chaire, & à reprocher à ces peuples la honte de leur inconstance, & l'indignité de leur trahison.

L'étonnemeent que causoit une chose si extraordinaire, & le plaisir qu'on avoit à voir tant de graces & tant de charmes en

la perſonne qui parloit, firent faire un profond ſilence. La Reyne en profita, & continua de faire à ces peuples un long diſcours ſur les cruautez du premier Berenger, & rappella en leur memoire les meurtres les violemens, les incendies, les extorſions, & les injuſtices impitoyables qu'il avoit commiſes, & dont ils voyoient encore de triſtes marques dans toutes leurs Provinces. Elle ajoûta des reflexions politiques ſur la neceſſité où ſe trouvoit le nouveau Berenger de ſuivre les maximes de ſon ayeul, & d'achever de ruiner l'Eſtat, dont la perte entiere pouvoit eſtre ſeule un fondement aſſeûré de la puiſſance tyrannique.

En un mot, une Princeſſe à l'âge de dix huit ans, la plus

belle & la plus aimable qu'on eust jamais veûë, qui parloit de la maniere du monde la plus aisée & la plus engageante, & qui à la fin de son discours sceût l'art d'accompagner de soupirs & de larmes la priere qu'elle fit à ses sujets de ne point abandonner un Prince qui avoit tant de fois exposé sa vie pour leur service, ne manqua pas de remuër les esprits de cette nation inconstante, & de faire naistre de nouveaux mouvemens dans leurs cœurs.

Les cœurs émûs & emportez allerent où la voix & les yeux d'Adelaïs les conduisirẽt & où le Roy son mari les entraîna lui mesme, par des paroles obligeantes qu'il dit à ses sujets, & par des promesses qu'il leur fit de consacrer ses soins & sa vie

au rétabliſſemnt de leur bonheur & de leur repos. Tout le peuple fondant en larmes vint ſe jetter aux pieds de ce Prince, & luy demanda pardon. En meſme temps des millions de voix proclamerent Lothaire Roy d'Italie, & firent mille imprécations contre Berenger. Quelques uns meſme tranſportez de fureur couroient pour aller maſſacrer celuy qu'ils avoient couronné le jour d'auparavant.

Mais les plus ſages du pais, conſiderant que Berenger ſoûtenu d'une puiſſante armée, ne manqueroit pas de tenter un combat, & qu'une infinité de braves gẽs periroient avec luy, dirent hautement qu'il falloit épargner le ſang de leurs cytoyens; qu'il n'eſtoit impoſſible



d'accorder les deux Princes concurrens; que l'Italie eſtoit aſſez vaſte pour avoir deux Souverains; que Lothaire & Berenger meritoient l'un & l'autre de l'eſtre, & qu'ils pouvoient aisément regner enſemble.

Cettte propoſitinn ne plût ni à Berenger ni à Lothaire. Neanmoins comme ils ſe virent chacun en danger de perdre tout s'ils s'obſtinoient à ne vouloir rien perdre, la neceſſité les força d'y conſentir; & ſi leur accommodement ne fut pas ſincere, il eût au moins toutes les marques d'un veritable accommodement.

Ils s'embraſſerent avec beaucoup d'honneſteté, & ſe proteſterẽt une amitié eternelle. Ils donnerent enſuite mille loüan-

ges à la sage Princesse qui avoit trouvé l'art de calmer les espris d'un peuple irrité, & de reünir deux Rois ennemis. Ils l'appellerent mille fois la source du bonheur public, & toutes les festes galantes & magnifiques qui se firent entre ces deux Rois avant qu'ils se separassent, furent autant de triomphes pour l'illustre Adelaïs.

Enfin, aprés estre convenus de la maniere de leur gouvernement, & avoir fait des reglemens pour leur conduite particuliere, & pour celle de leurs sujets, les deux Rois se separerent suivis de toute leur Cour, & se retirent chacun en la Ville qu'ils avoient choisie pour leur demeure ordinaire.

Pavie fut le lieu où Lothaire

crût goufter un long repos avec fa chere Adelaïs: mais il ne connoiffoit pas l'ambitieux Berenger. Ce Prince fier ne put s'accommoder long tems d'une couronne partagée; il fe regarda comme un demi-Roy, & crût que fa condition n'eftoit gueres audeffus de celle d'un fimple fujet. Cette injufte penfée, qu'il écouta trop, luy perfuada de fe defaire du Prince à qui il venoit de jurer une amitié conftante. Jl invita Lothaire à un feftin; & parmi les plaifirs d'une débauche magnifique, il luy fit boire des vins admirables dans une coupe empoifonnée.

Lothaire ne fentit le mal qu'à fon retour à Pavie. Dés qu'il y fut arrivé il fe mit au lit; & le mal croiffant toûjours, ce malheureux

heureux prince mourut le lendemain entre les bras d'Adelaïs, en la fleur de son âge, trois ans apres son mariage, & au milieu des premieres douceurs de son repos.

Il fut regreté de toute la nation, à qui sa bonté naturelle estoit connuë, & qui attendoit de son Regne le retablissement de la felicité publique.

Pour Adelaïs, elle pleura la mort de son époux en Reine vrayement Chrestienne. Elle sçavoit que les loix du Christianisme ne permettent pas d'écouter la voix de la vengeance; mais le crime de Berenger luy paroissoit si horrible, qu'elle ne pouvoit croire que le Ciel le laissast impuni. *Grand Dieu*, disoit-elle penetrée de sa douleur, *je ne parle pas, mais mon*

cœur & mes yeux parlent malgré moy. Ils vous exposent ma douleur, ils vous disent que Lothaire est mort, & que Berenger vit & regne. Escoutez-les, mon Dieu, & ne delaissez pas une malheureuse qui se confie en vostre bonté.

Pendant que cette Princesse affligée taschoit ainsi de forcer le Ciel à prendre sa défense, des Ambassadeurs arriverent à son Palais. Ils estoient envoyez par Berenger pour faire des propositions où l'amour & la politique avoient également part.

Dés qu'Adelbert fils de Berenger sçeût la mort de Lothaire, il laissa malheureusement entrer dans son esprit le desir & l'esperance de posseder Adelais. C'estoit un Prin-

ce âgé de vingt-cinq ans, bien fait, ſpirituel, brave, & n'ayant que de grandes qualitez. Il eſtoit depuis quelque temps touché de la beauté & de l'eſprit de cette Princeſſe, & il crût qu'il pouvoit alors découvrir à ſon Pere les ſentimens de ſon cœur. Mais ce perfide avoit bien d'autres penſées. Il eſtoit ſur le point d'aller à la teſte d'une armée ſe ſaiſir du partage & de la ſucceſſion de Lothaire : avant qu'Adelais euſt eû le temps de ſe reconnoiſtre, & de ſe mettre en défenſe. Neanmoins il changea de deſſein, quand il eût appris celuy de ſon fils. Il crût qu'il falloit que la violence cedaſt à l'amour & que cette voye qui ne ſe oit condamnée de perſonne, ne

luy seroit pas moins avantageuse, puis qu'Adelaïs en donnant son cœur, donneroit volontairement son Royaume.

Les Ambassadeurs s'aquiterent de leur devoir, & apres avoir complimenté Adelais sur la mort du Prince son mari, ils luy exposerent la proposition de leur maistre. Ils luy representerent que ce mariage estoit l'unique moyen de conserver son honneur, ses biens & sa vie: que si elle ne vouloit point avoir Adelbert pour époux, il falloit necessairement qu'elle eust Berenger pour ennemi: qu'elle devoit se resoudre, ou à recevoir cette seconde Couronne, ou à perdre la sienne: que le Ciel rendoit aujourd'huy à Beren-

ger ce que Berenger avoit laissé par bonté à Lothaire: qu'elle ne devoit esperer aucun secours; que Hugues son beau-pere estoit fugitif, & ne pensoit qu'à cacher la honte de sa miserable vie; que Rodolphe son Pere estoit mort; que Conrard son frere heritier de Bourgogne, avoit bien de la peine à soustenir sa fortune chancelante; que la France & l'Espagne estoient ruïnées par des guerres civiles, que les Italiens ses propres sujets, qui luy avoient obey jusqu'alors, demandoient Berenger, & qu'ils prendroient tous les armes pour le servir: qu'enfin si elle troubloit la paix, & replongeoit l'Italie dans de nouveaux troubles, le Ciel exauceroit les

cris du peuple, qui ne demandoit plus rien à Dieu que la perte de ceux qui vouloient la guerre. Ils ajousterent, qu'Adelbert estoit le Prince le plus accompli de tous ceux qui vivoient, & ce qu'elle devoit écouter plus que le reste, qu'il estoit tellement épris & charmé de ses beautez qu'il n'avoit des yeux que pour elle.

Adelais êtonnée que ses ennemis poussassent leur insolence jusqu'à ce point, & qu'ils osassent luy presenter une main trempée dans le sang de son mari, versa un torrent de larmes, & fut long-temps sans pouvoir répondre aux Ambassadeurs. Enfin aprés s'estre un peu remise, elle leur dit qu'elle n'avoit pas encore eû le loisir de considerer si c'ê-

toit la volonté de Dieu qu'elle penſaſt à de ſecondes nopces ; mais que ſi elle y penſoit jamais, ce ne ſeroit que pour avoir un mari qui puſt venger la mort de Lothaire, & delivrer l'Egliſe & l'Italie de l'injuſte domination de Berenger : qu'au reſte, elle les prioit de n'eſtre pas ſi fort touchez du mauvais eſtat de ſes affaires, & de croire que ſi tous les parens eſtoient ou morts, ou dans l'impuiſſance de la ſervir, il y avoit toûjours dans le monde aſſez d'ennemis de la tyrannie pour eſperer qu'elle ne manqueroit pas de gens qui la ſecouruſſent : qu'en tout cas, & ſi tout luy manquoit, elle trouveroit au fond de ſon cœur de quoy ſe reſoudre ſans peine à perir avec Lothaire :

qu'ils dissent enfin à leur Berenger & à leur Adelbert, qu'Adelaïs connoissoit assez de vrai Rois pour n'estre pas reduite à aimer des tyrans, & que toute la grace qu'elle demandoit à l'un & à l'autre, c'êtoit de la vouloir hayr autant qu'elle les hayssoit.

Berenger & Adelbert eûrent du chagrin de cette réponse : mais l'ambition du Pere & l'amour du fils êtoient trop fortes pour être si tost abbatuës. Ils envoyerent à Adelaïs de nouveaux Ambassadeurs chargez de presens, & durant trois mois entiers ils ne cesserent de luy faire non pas des propositions de vainqueurs, mais des prieres d'esclaves. Cette Princesse méprisa les presens & les soumissions, com-

me elle avoit méprisé les menaces, & elle reduisit les deux Princes à recourir à la force ouverte.

En effet ils mirent des troupes en campagne, & vinrent à Pavie avec une armée de trente mille hommes. Adelaïs s'y vit assiegée sans beaucoup d'étonnement. La Ville estoit bien fortifiée & bien munie. La garnison témoignoit beaucoup de fidelité. Les habitans, qui adoroient leur Reine, étoient resolus de se bien défendre. Ils repousserent plusieurs fois les ennemis qui les assailloient vigoureusement. Ils firent plusieurs sorties où ils eûrent de l'avantage. Enfin le siege fut plus long & plus difficile que Berenger ne l'avoit crû.

Tandis qu'il duroit, Adelbert se déguisa, & entra secretement dans la Ville pour voir la Princesse qui occupoit plus son esprit que toutes les affaires du siege. Il n'eut que trop d'occasions de la voir, & que trop de sujets de l'admirer. Il la trouva qui encourageoit la milice par ses paroles & par ses actions, & qui disposoit avec une habileté extraordinaire de toutes les choses qui regardoient le siege. Elle luy parut si charmante dans cet employ, dont le sexe est naturellement peu capable, qu'il eust cent fois envie de s'aller jetter à ses pieds; mais la crainte qu'il eût de luy déplaire, & l'esperance, qu'il conçeût que la Ville ne resisteroit pas long-temps, luy firent changer de dessein.

Ce pauvre Prince revint donc au camp, & plus amoureux que jamais. Il taſchoit de vaincre, ou de cacher au moins, les deſordres de ſon ame, en rempliſſant tous les devoirs d'un grand Capitaine. Il remportoit l'honneur de toutes les entrepriſes, & il croyoit ſe rendre digne d'Adelais en faiſant de belles actions contre Adelaïs meſme.

Les aſſiegez ne manquerent point de courage tant que les vivres ne leur manquerent pas. Mais la famine devint ſi grande, qu'ils ſe virent obligez de ſupplier la Reine de trouver bon qu'on propoſaſt quelque accommodement à Berenger. Elle s'efforça durant quelques jours de relever leur

cœur abbatu ; & lors qu'elle commençoit à s'asseûrer de leur constance, quelque seditieux ouvrirent les portes, & abandonnerent la Ville aux ennemis.

Adelaïs vit plustost Berenger & Adelbert dans sa chambre qu'elle ne sceust qu'ils étoient entrez dans la Ville. Neanmoins aucune émotion ne parut sur son visage. Elle fit voir une élevation d'esprit au dessus de la puissance des vainqueurs. Elle les regarda comme de miserables captifs ; & la maniere dont elle les receust, leur fit comprendre qu'ils pouvoient estre maistres de ses Estats, mais qu'ils estoient bien éloignez d'estre maistres de son cœur.

Ils crûrent pourtant que ce

grand cœur deviendroit capable de changement, & ils ne douterent pas que la Princesse ne consentist à leurs desirs quand elle auroit veû de prés l'estat où la fortune la reduisoit. Ils la firent prisonniere, & luy donnerent de chaînes, mais toûjours avec beaucoup de respect. Elle fut logée dans le plus riche appartement du Palais, & on la servit avec autant de mangnificence qu'on auroit pû faire en un jour de couronnement & de triomphe.

On n'oublia rien pour la gagner. Berenger & la Princesse Villa sa femme luy rendoient des visites respectueuses, & luy faisoient des promesses capables de tenter toute autre ame que celle d'Adelaïs. Adelbert plein de sa passion ve-

noit continuellement ſoupirer devant elle, & luy rendre des hommages d'un veritable amant. Quelquefois il prenoit ſoin de la divertir par des concerts de muſique & par des ſpectacles galans où il taſchoit d'expliquer ſon amour. Mais Adelaïs regardoit avec mépris tous ces artifices. La puiſſance & les promeſſes de Berenger, les careſſes & les complaiſance de Villa, l'amour & les galanteries d'Adelbert, luy eſtoient également inſupportables.

Enfin Berenger conſiderant que rien ne pouvoit fléchir Adelaïs, & qu'il arriveroit peuteſtre que pendant qu'ils perdoient le temps en des ſoumiſſions inutiles, d'autres Princes attirez par la beauté & par la

vertu de cette Reine, viendroient la force à la main se rendre maistres & d'elle & de son Royaume, crust qu'il ne falloit plus rien ménager. Il s'ouvrit à Villa, & n'eust pas de peine à la faire entrer dans son dessein : car elle estoit naturellement imperieuse & elle n'avoit pris jusques alors le parti de la douceur que pour donner quelque chose à la passion de son fils.

Cette femme rappella donc son emportement naturel, & resolut de faire consentir Adelaïs à épouser Adelbert dans peu de jours, ou de la perdre impitoyablement. Elle commença par retirer cette Princesse de l'appartement commode & magnifique où elle estoit, & la fit conduire

dans un Château nommé de la Garde. Là, aprés l'avoir fait enfermer dans une prison horrible, elle luy declara plusieurs fois qu'il falloit ou qu'elle épousast Adelbert, ou qu'elle mourût d'une mort cruelle. Adelais répondãt toujours qu'elle n'épouseroit jamais le fils du meurtrier de Lothaire, Villa entroit en fureur, & exerçoit sur cette innocente Princesse des cruautez que seroient incroyables, si Saint Odilon, qui les a apprises d'Adelaïs mesme, n'avoit pris soin de les rapporter. Elle se jettoit sur la Princesse avec des emportemens plien de rage; elle la chargoit de mille coups, la fouloit au pieds, la traisnoit par les cheveux, la mettoit quelquefois toute en sang; &

ſi elle luy laiſoit la vie, ce n'ê-
toit que pour l'intereſt de ſon
fils Adelbert qui luy redeman-
doit toûjours ſa chere Ade-
laïs.

Cette belle Princeſſe ſouf-
froit ces outrages avec un
courage heroïque & une pa-
tience vrayement Chreſtienne.
Dieu ſeul eſtoit témoin de ſes
ſouſpirs & de ſes larmes. Mais
les menaces qu'on luy fit un
jour d'exercer ſur elle les der-
nieres violences, & de n'épar-
gner pas meſme ſa pudeur, la
firent reſoudre à chercher les
moyens de ſe mettre en ſeûre-
té.

Il n'eſt pas moins difficile
d'enfermer une femme chaſte
qu'on veut corrompre, qu'une
femme impudique qui ſe veut
perdre. L'une & l'autre a des

ſubtilitez qui briſent les portes des priſons, & qui trompent la vigilance des geolliers & des ſentinelles. L'Hiſtoire ne dit pas comment Adelaïs ſurprit ſes Gardes. On ſçait ſeulement qu'en pleine nuit, n'eſtant accompagnée que d'une jeune fille qu'on luy avoit laiſſée dans la priſon, & de ſon Confeſſeur qu'elle avoit fait avertir, elle ſortit ſans eſtre apperçûë de perſonne, mais ſans ſçavoir ou elle devoit aller.

Elle marcha long-temps n'ayant point d'autre deſſein que de fuir; & elle ſuivit aveuglement la crainte qui l'emportoit. Elle ſe trouva enfin dans une vaſte foreſt, où elle crût devoir s'arreſter pour prendre quelque repos: mais dés

qu'elle y eust respiré un moment, & qu'elle eust consideré l'horreur du lieu où elle s'estoit engagée, d'un costé l'effroy la saisit, de l'autre la lassitude & la faim l'accablerent. Ce fut là sans doute un des plus tristes spectacles que l'on ait jamais veû sur la terre. Vne Reine à l'âge de vingt ans, incomparable en sagesse, en esprit, en beauté, qui estoit l'amour & l'admiration de tous les peuples de l'Europe, abandonnée au milieu d'un bois dans les tenebres d'une nuit profonde, sans secours, sans esperance.

Le saint homme qui l'accompagnoit la croyant en asseurance dans cette forest, jugea qu'il la devoit quitter un peu de temps pour chercher

dans le pays quelque Seigneur qui prist compassion de cette grande Reine, & qui la retirast chez luy.

Cependant la pauvre Adelaïs demeura trois jours attachée au pied d'un arbre, sans prendre nulle nourriture. Ne pouvant plus resister à la faim qui la pressoit, elle se leva, & fit quelques tours dans la forest pour voir si elle ne trouveroit rien à manger: mais elle estoit tellement abbatuë, qu'il sembloit qu'elle ne charchast qu'un endroit propre à mourir. S'égarant en des routes écartées, elle arriva aupres d'une petite riviere, où elle trouva un pescheur qui passoit son chemin. Ce bon homme appercevant Adelaïs, dont l'air & le visage marquoient quelque

chose d'extraordinare, s'arresta un peu à la considerer, & luy demanda qui elle estoit, & ce qu'elle faisoit là. La Princesse répondit en pleurant qu'elle cherchoit à manger, & qu'elle le prioit de luy donner quelque morceau de pain s'il en avoit, ou de l'aider à retourner à l'endroit de la forest d'où elle estoit sortie, & qu'elle luy désigna. Le pescheur touché des larmes d'une personne qui luy paroissoit digne d'une meilleure fortune, reçeût Adelaïs dans sa barque, la mena au lieu où elle desiroit aller ; & là, aprés avoir allumé du feu, luy dressa sur l'herbe le meilleur repas qu'il luy fut possible. Il venoit de prendre un poisson qu'il prepera à sa maniere, & qu'il

presenta ensuite à la Princesse. Il semble, dit l'Histoire, que ce Villageois estoit instruit à servir une Reine, tant il le fit de bonne grace, & avec des ceremonies sage & respectueuses.

Tandis qu'elle mangeoit avec sa fidele Compagne ce qu'elle commençoit à gouster les premieres doceurs des soins de la Providence, elle en reçeût de nouvelles par le retour de son Directeur. Il s'estoit adroitement informé du nom & du pouvoir des Seigneurs de ces païs-là; & ayant appris qu'Adelart Evesque de Rhegio, dont la Ville Cathedrale n'estoit pas loin de la forest, estoit un homme également puissant & charitable, il avoit resolu d'engager ce Seigneur

à proteger Adelaïs Mais comme il jugeoit que rien ne l'y pouvoit mieux engager qu'Adelaïs mesme, il crût qu'il falloit la faire paroistre d'abord à la porte du Prelat. Pour cela il avoit assemblé, par le soins de quelques amis fidelles, qu'il avoit rencontrez dans les Bourgs, une troupe de gens armez, & il avoit amené cette escorte à la forest, afin d'y prendre la Princesse, & de la conduire seûrement à la maison d Adelart. Il informa donc promptement Adelaïs de ce qu'il avoit fait, & de ce qu'il falloit faire; & la Princesse, aprés avoir remercié le pauvre Pescheur, monta à cheval, & se laissa conduire à Rhegio.

Les Soldats l'accompagne-

rent jusques aux portes de la Ville: puis s'estant retirez, la Princesse, suivie de sa Compagne & de son Directeur, alla trouver l'Evesque Adelart. *Seigneur*, luy dit-elle toute baignée de larmes, *l'estat pitoyable où je suis reduite vous doit empescher de me connoistre; ou s'il reste en moy quelque marque de ce que je suis, vous ne pourrez tout au plus y trouver que le fantosme & l'ombre d'une Reine. Ie suis fille de Rodolphe Roy de Bourgogne, & femme de Lothaire Roy d'Italie. Ie suis cette infortunée Adelaïs, dont les malheurs sont connus de toute la terre. Il y a quelques jours que je me suis sauvée du Château de la Garde, où le cruel Berenger m'avoit enfermée, & où je souffrois par ses ordres tout ce qu'une*

qu'une fureur brutale a pû imaginer de plus inhumain. Depuis le jour de ma fuite, ma retraite a esté la forest de Rhegio, où je n'ay point eû d'autre couvert que le Ciel, ni d'autre compagnie que cette fille & cét Ecclesiastique, qui ont bien voulu prendre part à mes disgraces. La crainte & la faim m'ont fait sortir de cette solitude pour me jetter dans vostre Palais comme dans un asile ouvert aux miserables. Ne rebutez pas, Seigneur, une Reine injustement persecutée, qui se jette à vos pieds. Si vous l'assistez de vos conseils & de vostre puissance, il ne luy sera pas difficile de remonter sur son Trosne. Elle a encore un frere Roy de Bourgogne, & un Baupere Comte de Provence. Mais si des raisons de

politique vous empeschent de la proteger ouvertement, ne trompez pas au moins la confiance qu'elle a eüe en vous, & ne la livrez pas entre les mains de son ennemi.

Adelart qui regardoit attentivement l'illustre personne qui luy parloit, & qui trouvoit en elle je ne sçay quel air de grandeur que le changement de fortune n'avoit point effacé, ne peut se defendre d'estre sensible aux malheurs d'une Princesse qui les meritoit si peu. Il la conduisit dans le plus bel appartement de son Palais, & il luy protesta que luy, ses citoyens & ses amis periroient avant qu'elle tombast en la puissance du cruel ennemi qu'elle fuyoit.

Il a traita durant quelques

jours avec autant de magnificence que de bonté : mais quand il vint à considerer à quoy il s'engageoit, il commença à craindre pour celle qu'il vouloit conserver. Il luy dit qu'il estoit toûjours dans la resolution de perir, plutost que de souffrir qu'on luy fist aucune injure ; qu'il craignoit seulement de n'estre pas assez puissant pour resister aux forces de Berenger ; que ce Prince barbare ne manqueroit pas de venir assieger Rhegio, dés qu'il apprendroit que l'infortunée Adelaïs y estoit ; que les habitans de cette Ville pourroient bien mourir pour elle, mais qu'ils ne pourroient peut-estre pas la sauver des mains de son ennemi ; qu'il luy conseilloit de prevenir un si

grand mal ; que le Chasteau de Canuse, qui n'estoit pas loin, & qui appartenoit à son Oncle Atho Marquis de Toscane, estoit une Place forte & bien munie où elle seroit plus en seureté.

Adelais qui n'estoit déja que trop inquietée des mesmes craintes, & qui croyoit entendre à tout moment les trompettes de l'armée de Berenger, se rendit à cét avis, & apres avoir envoyé des lettres à son Oncle sortit de Rhegio, & prit le chemin de Canuse.

Elle y arriva heureusement, & y trouva le Marquis de Toscane qui la receût avec des caresses de Pere, & qui luy promit tout ce qu'elle pouvoit attendre de sa puissance & de son amitié. Il ne s'arresta pas

ſeulement à des paroles pour ſervir une niéce qu'il aimoit tendrement, & dont il ne pouvoit aſſez admirer la vertu: il fit faire de nouvelles fortifications à la Place, & il ſe mit promptement en eſtat de ne pas redouter la venuë de Berenger.

Cette precaution ne fut pas inutile: car Berenger averti qu'Adelaïs s'eſtoït retirée à Canuſe, envoya des Ambaſſadeurs au Marquis de Toſcane, pour luy demander la Princeſſe, & pour luy déclarer la guerre en cas de refus. Le Marquis renvoya les Ambaſſadeurs, & leur fit dire, que la nature & la juſtice l'ayant obligé à prendre la defence de la Princeſſe Adelaïs contre la violence de leur maiſtre, il

estoit résolu de faire son devoir ; qu'on ne craint point les menaces des Tyrans, quand on soustient une cause juste.

Berenger tint sa parole, & marcha en diligence vers la Toscane avec une armée nombreuse, & vint environner la Ville & le Chasteau de Canuse.

Son arrivée ne surprit point les habitans: Il estoient tous disposez à soustenir long-temps le siege, & le Marquis avoit donné des ordres si justes que rien ne manquoit dians la Ville Les ennemis de leur costé se preparoient à donner de rudes assauts, & à ne perdre pas patience. Enfin de part & d'autre tout marquoit un siege de longue durée : mais le Ciel se declara pour Adelaïs par un coup impreveu.

Othon Roy de Germanie estoit alors le premier guerrier du monde, & le bruit de ses victoires avoit donné quelque secrette esperance à la princesse Adelaïs qu'il seroit un jour son liberateur. Dés qu'elle vit Berenger devant Canuse, ses vœux appellerent Othon à son secours, mais elle n'osoit dire à son Oncle ce qu'elle sentoit au fond du cœur. Elle rougissoit mesme d'y penser, & il luy sembloit que la voix secrete qui luy proposoit un si heureux expedient, luy declaroit en mesme temps une chose qu'elle ne devoit pas écouter.

Mais Othon, qui bien qu'en estat de se defendre vigoureusement, jugea pourtant que les vivres pourroient leur man-

quer, si Berenger s'opiniaſtroit à tenir le siege longtemps, jetta luy meſme les yeux du côté d'Othon, & crut qu'il n'y avoit point d'autre moyen de rétablir Adelaïs sur son Trône. La Princeſſe écouta avec joye la propoſition que son Oncle luy en fit, & elle n'eût pas de peine à conſentir qu'il en écrivîſt à ce grand Roy. Un Gentilhomme partit donc promptement chargé de tous les ordres neceſſaires. Atho mandoit à Othon ce qui s'eſtoit paſſé en Italie touchant Lothaire & touchant Adelaïs, les outrages & les indignitez que cette jeune Veuve avoit soufferts par la violence de Berenger, & par l'amour d'Adelbert; la fuite de cette Reine

malheureuſe, & ſa retraite à Canuſe. Il luy dépeignoit ſa vertu, ſon eſprit, ſa baute: & il ajouſtoit qu'une telle Princeſſe meritoit d'eſtre ſecouruë par un Heros tel que luy; que Dieu ne luy avoit donné des armées puiſſantes. & victorieuſes que pour de pareils exploits; que par un meſme coup punir un Tyran, conquerir un Royaume, & delivrer une illuſtre Princeſſe, eſtoit une entrepriſe reſervée au grand Othon; qu'il ne devoit pas laiſſer perdre une ſi belle occaſion de jondre la Couronne d'Allemagne à celle d'Italie, & que c'eſtoit-là le moyen d'eſtre veritablement ſucceſſeur de Charlemagne.

Othon à qui la renommée avoit appris les grandes qua-

litez de la Reine Adelaïs, se sentit soudainement touché d'une compassion tendre & generеuse; & sans dêliberer davantage il ramassa ses troupes qu'il avoit dispersées en diverses Provinces de l'Allemagne pour differens desseins, & traversant promptement les Alpes, il se répandit du costé de Veronne dans les premieres terres du Royaume de Berenger. Il ne falloit en ce temps-là que le nom d'Othon pour forcer les Villes. Veronne, sans attendre de siege, luy ouvrit ses portes. D'autres Villes suivirent l'exemple de Veronne. Enfin ce conquerant passoit par tout sans resistance. Mais craignant d'arriver trop tard à Canuse, & que le Marquis de Toscane desesperant

d'estre secouru n'eut abandonné la place, & peut-estre Adelaïs, à Berenger, il dépescha un Gentil-homme en poste, avec ordre d'entrer dans la ville, & de rendre ses lettres au Marquis & à la Princesse. La place tenoit encore quand le Gentil-homme arriva : mais elle estoit si serrée, qu'il ne pût y entrer ; & sans un artifice qui luy vient en l'esprit, il n'auroit point executé les ordres du Roy. Il mit le paquet au bout d'une fleche qu'il tira si heureusement, que les lettres tomberent au milieu de la Ville, & furent portées à la Princesse & au Marquis.

Quoy-que le Roy suivit ses lettres de bien pres, le bruit de sa marche se repandit au camp de Berenger quelque

temps auparavant. Le perfide sçavoit que la place ne pouvoit plus tenir que deux ou trois jours; & neanmoins il fut saisi d'un si grand effroy, quand il aprit qu'Othon venoit à luy, qu'il aima mieux abandonner honteusement cette entreprise que de s'exposer à une bataille. Il leva le siege à l'heure mesme, & il se retira tumultuairement à Pavie, pour songer à la defense du reste de ses Estats que le nom d'Othon ébranloit de tous costez.

Pendant que Berenger s'enfuyoit, Othon entra dans Canuse au bruit des acclamations & des applaudissemens du peuple: mais il ne se donna pas le temps d'en joüir: l'impatience qu'il eut de voir la Rei-

ne luy fit negliger toutes choſes. Il demeura d'abord ſurpris de la grande beauté de cette Princeſſe ; & il avoüa que bien qu'il s'en fuſt formé une idée extraordinaire ſur ce qu'on luy en avoit dit, ce qu'il voyoit eſtoit infiniment au deſſus de ce qu'il s'eſtoit imaginé. S'il fut charmé de la beauté d'Adelaïs, il ne fut pas moins touché de ſon eſprit. L'entretien qu'il eut avec elle fut une de ces choſes enchantées qu'on ne peut décrire. Il ſentit en ce moment d'où luy eſtoit venuë cette forte envie de ſecourir une Reine qu'il ne connoiſſoit pas, & il ne pût reſiſter au mouvement qui le preſſoit d'offrir ſon cœur à cette admirable Princeſſe. *Ah*, *Madame*, luy

dit-il, *j'avois bien crû que je ne pouvois rien entreprendre de plus avantageux pour ma gloire, que la delivrance d'une Reine telle que la renommée vous dépeignoit : mais à present que je vous vois, & que mes yeux sont témoins de vos grandes qualitez, je benis le Ciel de ce qu'il m'a choisi pour une action si illustre ; & si aprés la faveur qu'il m'a faite, j'osois luy demander encore quelque chose, ce seroit qu'il vous inspirast assez de bonté pour ne pas dedaigner le cœur d'un Prince qui n'aura jamais de repos qu'il ne vous ait rêtablie sur le trône que vous avez perdu, & qu'il ne vous ait renduë la plus puissante & la plus heureuse Princesse de l'Univers.*

Adelaïs considerant ce qu'elle devoit à Othon, & se ref-

ſouvenant qu'il n'y avoit rien au monde au deſſus de ce grand Prince, crut qu'elle ne devoit pas le refuſer. Dés qu'elle eût donné ſon conſentement, le mariage s'accomplit avec peu de ceremonies, & la joye des peuples en fut le ſeul ornement. Les tournois, & les ſpectacles qui ſont les principaux agrémens des autres feſtes, n'eurent point de part en celle-cy : Othon voulut marquer ſon amour par de veritables triomphes. Jl fit monter Adelaïs ſur un char, & la mena droit à Pavie avec une armée de cinquante mille hommes, pour luy faire recevoir les hommages de Berenger & d'Adelbert.

Le peuple ne délibera pas ; mais lors qu'il ouvroit les por-

tes, ces deux miserables Princes prirent la fuite; & se retirerent en d'autres places de leur Royaume où ils espererent que la fortune leur seroit plus favorable. L'armée victorieuse les suivit par tout. Ils soustinrent quelques sieges, & livrerent quelques batailles : mais enfin le courage & l'esperance leur manquant avec la force, chassez de leurs villes, & poussez hors de leurs terres par les poursuites & par les victoires de Conrad General de l'armée, ils furent contraints de recourir à Othon, & de s'aller mettre entre ses mains pour recevoir ses ordres, & pour devenir ce qu'il luy plairoit.

Berenger l'envoya supplier de permettre que luy & son fils allassent eux-mesmes dé-

poser leur Couronne & leur puiſſance à ſes pieds, & écouter l'arreſt que ſa juſtice, ou ſa miſericorde voudroit prononcer touchant leurs affaires & leurs perſonnes. Othon ne voyant rien en cette propoſition qui luy puſt donner de l'ombrage, y conſentit volontiers, & jugea qu'elle luy preſentoit une occaſion heureuſe de contenter magnifiquement le zele qu'il avoit pour la reputation d'Adelaïs.

Il leur répondit en des termes fort civils, les invita de venir ſans crainte, leur envoya des compagnies des Seigneurs & de Palatins pour les accompagner, les reçût, les logea, & les traita ſplendidement durant quelques jours; & puis de la Ville Capitale

de la Saxe où ils estoient, les avertit de se transporter à Ausbourg, déclarant que c'estoit là qu'il leur vouloit donner audiance, & y voir les effets & les ceremonies volontaires de leur soumission dans une assemblée generale qui les y attendoit.

La necessité les obligea d'y aller. Le devoir & la curiosité y amenerent ce qu'il y avoit de Princes & de Prelats en Allemagne. Othon y mena ce qu'il avoit de gens de guerre: les peuples y coururent en foule. Dieu voulut que des curieux venus de tous les endroits de l'Europe fussent les têmoins de la reparation d'honneur qu'il alloit faire rendre à cette Princesse injustement persecutée.

L'aſſemblée ſe tint au milieu de la grande place.

Othon & Adelaïs eſtant aſſis ſur un theatre ſous le dais Imperial, on vit paroiſtre Berenger & Adelbert comme deux captifs les mains liées, & le corps chargé de chaiſnes qu'ils traiſnerent juſqu'aux pieds d'Adelaïs, à laquelle ils avoient ordre de parler. Ils luy dirent en peu de paroles qu'ils luy amenoient deux criminels, qui dans la ruine de leur maiſon, & dans la perte de tous leurs biens avoient encore beaucoup, puis qu'il leur reſtoit des larmes, & qu'ils pouvoient les repandre devant ſes yeux.

Que ſa bonté, qui leur permettoit de pleurer en ſa preſence, leur commandoit deſ-

perer, que s'ils redoutoient sa justice, ils offenseroit cette bonté qui voyoit dans eux les deux objets qu'elle avoit juré de ne jamais exclure de ses graces, la misere & le repentir: que si neanmoins ils ne meritoient pas de fléchir son cœur, ils se tiendroient plus heureux de mourir à ses pieds, qu'ils ne l'avoient este de regner & de vivre contre son inclination & contre son droit. Qu'ils ne luy demandoiẽt qu'une faveur, qu'avant qu'elle prononçât l'arrest, elle se souvint que leurs plus grands crimes estoient des crimes d'estime & d'amour, qu'ils l'avoient persecutée, parce qu'il leur avoit esté impossible de ne point aimer sa vertu, & que par toutes leurs violences il n'avoient rien en-

trepris que d'arracher de son ame une haine deüe veritablement à leur demerite, mais insupportable à la passion ardente qu'ils avoient de la servir. Ils ajousterent, que si elle vouloit leur rendre la Couronne elle auroit deux Rois pour esclaves, & qu'en les rétablissant elle dresseroit dans l'Italie deux colonnes qui y soustiendroient l'Empire d'Othon, & qui ne plieroient jamais.

Adelaïs & toute la compagnie qui les vit en cette posture, & qui se souvint de l'estat où estoient les choses l'année precedente, contempla durant quelque temps en silence cette revolution des affaires du monde, & vit avec effroy ces deux lions, qui der-

nierement faiſoient trembler l'Italie, & qui tenoient tant de princes dans leurs chaiſnes, enchaiſnez eux meſmes, & étendu par terre ſous le trône d'une femme, & devenus les victimes de celles qu'ils avoient inhumainement ſacrifiée à leur fureur aux yeux de toute l'Europe.

La réponſe que leur fit la Reine fut digne de ſon eſprit & de ſa rare pieté. *Ie vous voy*, dit-elle, *d'un autre humeur que vous n'eſtiez devant la ville de Canuſe, & vous me voyez en un autre eſtat que je n'eſtois dans le Chaſteau de la Garde; mais vous & moy nous ſommes encore de la meſme Religion. Ieſus-Chriſt me commande d'oublier le paſſé, & de vous procurer le bien qui dependra de*

mon pouvoir & de mon affe-ction.

Cette genereuse Princesse, qui selon les sentimens humains dans la haute élevation de fortune où elle estoit, ne devoit pas laisser à ces deux Tyrans une seule goute de leur sang, eût la bonté de vouloir persuader qu il falloit leur laisser leur Royaume, & se rendit leur avocate aupres d'Othon & de son Conseil en une cause si desesperée. Le Conseil fut étonné d'entendre demander des graces pour des crimes si coupables & si scandaleux: mais elle plaida fortement: & comme elle pouvoit tout sur l'esprit de son époux, & de cette noblesse qui l'adoroit, il fut enfin arresté qu'on leur accorderoit la vie, la liberté, & la

moitié des Eſtats qu'il poſſedoient.

Ce ne fut pas une choſe moins merveilleuſe, ce que fit Adelaïs quelques années aprés à l'égard de Villa femme de Berenger, lors que deux Princes endurcis dans l'ingratitude, & parſuadez par l'exemple des Barbares repandus dans l'Allemagne, entreprirent de détruire la puiſſance d'Othon dans l'Italie, & luy declarerent une nouvelle guerre qui fut enfin leur dernier malheur, qui les fit perir miſerablement dans les chaiſnes.

Durant cette guerre là, Villa, chargées d'années & de crimes, & qui s'eſtoit obligée par ſerment de ne point mourir qu'elle n'euſt beû le ſang

ſang d'Adelaïs, avoit choiſi pour ſe cacher, ou pour ſe défendre, la ville & citadelle de Saint Iule, ſituée au milieu d'un lac, avec une forte garniſon. Le ſiege mis autour du lac par l'armée d'Othon ne dura pas long-temps. Au bout des deux mois il fallut que la Dame aſſiegée fiſt ouvrir les portes de la forteresse, & qu'elle ſe livraſt entre les mains des vainqueurs.

Elle fuſt amenée chargée de chaiſnes devant Adelaïs, qui avoit le commandement ſouverain. Toute l'armée qui ſçavoit l'hiſtoire du Chaſteau de la Garde, contempla avec admiration & avec plaiſir ce ſpectacle digne des yeux de

moy, reprit admirablement Adelaïs, *je n'auroit jamais fait qu'une seule belle action que je vais faire aujourd'huy, qui est de vous rendre la vie & la liberté. Ie veux qu'on rompe vos fers, & qu'on vous ramène à vostre mary, parce que je croy que je ne puis vous obliger davantage, ni vous donner de plus certaines asśurances de la charité que Iesus-Christ m'oblige d'avoir envers vous. Allez trouver Berenger, & rendez-luy un service digne de vostre amour : persuadez-luy de cesser d'estre ingrat des graces qu'il a reçeuës, & de vous aider à ne l'estre pas vous-mesme.*

Ces deux actions fire[nt] tant de bruit dans le m[onde]

ſes qui luy arriverent depuis la mort de ſon mary jusqu'au jour qu'elle le ſuivit dans le Ciel.

La ſainte veûve ayant perdu cét époux le plus aimé qui fut jamais, n'eût pas beaucoup de loiſir de vacquer à ſes devotions ſolitaires, ni de répandre des larmes, qu'elle appelloit l'unique douceur qui luy reſtoit en la vie. Son fils Othon ſecond du nom ſe trouva malheureuſement accablé de quantité d'affaires dangereuſes, où il euſt beſoin de ſes conſeils. Il fallut l'aider, & rentrer dans le vaiſſeau que ce prince peu experimenté ne pouvoit pas gouverner durant la tempeſte.

TABLE

DE L'HISTOIRE

D'ADELAÏS.

Fin de la Table.

HISTOIRE D'ADELAÏS REYNE DE BOURGOGNE.

SECONDE PARTIE.

SECONDE PARTIE DE L'HISTOIRE D'ADELAÏS REYNE DE BOURGOGNE.

CEtte jeune Imperatrice nommée Theophanie, eſtoit fille de Nicephore Empereur de Conſtantinople. Elle fut mariée au jeune Othon

avec la magnificence & la celebrité que j'ay dit : mais elle vint aux nopces par un chemin de sang. Son mariage cousta la vie à plus de soixante mille hommes ; & la teste de son propre Pere fut comme la dot qu'elle apporta.

L'histoire est qu'Othon le Grand, quoyqu'heureusement porté par le cours de ses victoires jusqu'aux extremitez de l'Italie, s'arresta neanmoins à Rome, jugeant qu'il seroit plus facile & plus humain de recevoir civilement des mains des Grecs, par un contract de paix & d'amitié, les Terres qu'ils occupoient en ces quartiers-là, que de les attacher par les armes, & de faire naistre des querelles immortelles entre les deux Empires.

Cette loüable intention luy donna la pensée de marier les enfans des deux Couronnes & d'envoyer demander Theophanie pour son fils Othon, esperant que le Royaume de la Poüille seroit la dot de la fille, & que de part & d'autre on embrasseroit avec plaisir une si heureuse occasion de prevenir les guerres dont l'Empire estoit menacé.

Les Ambassadeurs firent le voyage de Constantinople, & ils y furent magnifiquement reçeûs. Leur proposition y reçeût le mesme accueïl. Nicephore y consentit de la plus obligeante maniere qu'il luy fut possible, & fit toutes les mines & les ceremonies de la joye, promettant qu'il envoyeroit la Prin-

esse, & qu'il se tiendroit eternellement obligé de cét honorable témoignage de l'amitié & de la fidelité d'Othon.

Nicephore estoit un tres-méchant homme, & n'avoit point d'autre maxime de gouvernement que la trahison & la cruauté. Ce politique cruel & timide, qui trembloit depuis qu'il eût entendu parler des succés d'Othon dans l'Italie, & qu'il eût appris que ce vainqueur redoutable estoit devenu son voisin; comme ils s'attendoit chaque jour qu'on luy apporteroit les nouvelles de la perte de son Royaume de la Pouïlle, à l'occasion de l'ambassade que je viens de dire conçeût un étrange moyen de remedier à

ses craintes. Sa pensée ne se declara que par les effets ; & il fut presque aussi difficile de la croire lors qu'on en vit la sanglante & l'horrible execution, qu'il avoit esté de la prevoir, ou de s'en douter auparavant.

Tandis que Rome appuyée sur ses promesses se preparoit aux nopces, & qu'elle attendoit la fille avec les impatiences & les inquietudes ordinaires, les Ambassadeurs de Nicephore vinrent trouver Othon, & l'avertirent que cette Princesse estoit sur mer, & qu'elle aborderoit bien tost à une ville de Calabre qu'ils luy nommerent, le supliant de luy faire rendre dés le port les honneurs les plus pompeux qu'il pourroit, & de n'en-

Fin de la Table.

HISTOIRE
D'ADELAÏS
REYNE
DE
BOURGOGNE.

SECONDE PARTIE.

SECONDE PARTIE DE L'HISTOIRE D'ADELAÏS REYNE DE BOURGOGNE.

CEtte jeune Imperatrice nommée Theophanie, eſtoit fille de Nicephore Empereur de Conſtantinople. Elle fut mariée au jeune Othon

avec la magnificence & la celebrité que j'ay dit : mais elle vint aux nopces par un chemin de sang. Son mariage cousta la vie à plus de soixante mille hommes ; & la teste de son propre Pere fut comme la dot qu'elle apporta.

L'histoire est qu'Othon le Grand, quoyqu'heureusement porté par le cours de ses victoires jusqu'aux extremitez de l'Italie, s'arresta neanmoins à Rome, jugeant qu'il seroit plus facile & plus humain de recevoir civilement des mains des Grecs, par un contract de paix & d'amitié, les Terres qu'ils occupoient en ces quartiers-là, que de les attacher par les armes, & de faire naistre des querelles immortelles entre les deux Empires.

Cette loüable intention luy donna la pensée de marier les enfans des deux Couronnes & d'envoyer demander Theophanie pour son fils Othon, esperant que le Royaume de la Poüille seroit la dot de la fille, & que de part & d'autre on embrasseroit avec plaisir une si heureuse occasion de prevenir les guerres dont l'Empire estoit menacé.

Les Ambassadeurs firent le voyage de Constantinople, & ils y furent magnifiquement reçeûs. Leur proposition y reçeût le mesme accueïl. Nicephore y consentit de la plus obligeante maniere qu'il luy fut possible, & fit toutes les mines & les ceremonies de la joye, promettant qu'il envoyeroit la Prin-

ses craintes. Sa pensée ne se declara que par les effets ; & il fut presque aussi difficile de la croire lors qu'on en vit la sanglante & l'horrible execution, qu'il avoit esté de la prevoir, ou de s'en douter auparavant.

Tandis que Rome appuyée sur ses promesses se preparoit aux nopces, & qu'elle attendoit la fille avec les impatiences & les inquietudes ordinaires, les Ambassadeurs de Nicephore vinrent trouver Othon, & l'avertirent que cette Princesse estoit sur mer, & qu'elle aborderoit bien tost à une ville de Calabre qu'ils luy nommerent, le supliant de luy faire rendre dés le port les honneurs les plus pompeux qu'il pourroit, & de n'en-

voyer pas seulement des compagnies de Seigneurs & de Noblesses pour la recevoir ; mais aussi, s'il estoit possible, son armée entiere, afin qu'en entrant dans l'Italie, dés le premier pas qu'elle y feroit parust comme l'Imperatrice de l'Univers, & qu'elle ne marchast en venant à Rome que parmi des legions Imperiales, & avec un appareil propre à une puissance souveraine & redoutable.

Othon qui estoit resolu de ne luy épargner aucune civilité, accorda celle-cy tres-volontiers. Tout ce qui se trouva de son armée, en estat de marcher, & d'aller contribuer quelque chose à l'ornement de cette reception, fut envoyé en Calabre, &

conduit par les premiers Generaux de l'Empire. Ils y allerent comme au-devant d'une épouse, n'yant pris que des épées & des boucliers de ceremonie, & croyant qu'en cette occasion l'honneur de leurs armes estoit d'emporter le prix de la beauté, & d'estre plus luisantes & mieux ornées que les armes des Grecs. Mais les Grecs avoient une autre ambitiom. Sous pretexte de faire de leur part de grandes dépenses pour la venuë de leur Princesse, ils assemblerent ce qu'ils avoient des gens de guerre; & lors que les Romains, durant l'attente de cette heureuse arrivée, parmi les desordres des preparatifs & de la joye, ne pensoient qu'à

leurs braveries, & qu'ils essayoient leurs habits de nôces, ils s'allerent jetter soudainement sur eux, & firent un carnage horrible de toute l'armée de l'Empereur. Fort peu se sauverent, la plûpart furent massacrez, les autres faits prisonniers, & envoyez à Constantinople. On poursuivit les fugitifs, & toute la Calabre fut couverte de meurtre & de sang, & desolée par les cruautez de cette trahison.

Ce fut plutost par hazard que par prudence qu'Othon avoit retenu quelque reste de ses troupes. Le peu qui luy en resta animé par l'horreur d'une si execrable barbarie, valut plus qu'une armée victorieuse. Il les laissa partir incontinent

continent ſous la conduite de Guntarius & de Sigifridus, deux des plus fameux Capitaines de ce ſiecle-là, & il voulut que ſon fils marchaſt avec eux, & qu'il fiſt en cette occaſion où il eſtoit intereſſé, les premiers apprentiſſages de ſa valeur.

La victoire ſuivit ce jeune Monarque, & elle luy fit cueïllir pour ſon Pere de plus beaux lauriers qu'il n'en avoit cueïlly luy-meſme par ſes propres mains dans les autres Campagnes de l'Italie.

Les Hiſtoriens ſe plaignent que la poſterité n'a ſçeû que fort peu de particularitez de cette guerre importante. Ce qu'on ſçait eſt que les Grecs & les Sarraſins leurs alliez furent vaincus & tailliez en

pieces ; que ceux qui échaperent du glaive, ſe noyerent, ou ſe rendirent priſonniers ; que les deux nations furent entierement diſſipées & chaſsées de la Champagne & de la Poüille, & que tout ce que Nicephore poſſedoit en cette belle region de l'Italie fut reüni au domaine de l'Empire des Latins, & réduit ſous la puiſſance d'Othon.

Le peuple de Conſtantinople apprit cette nouvelle par les priſonniers qu'Othon renvoya, & qui ayant les nez coupez, allerent publier par cette hõteuſe playe de leur viſage le malheur de leur Patrie.

Nicephore en porta le blaſme & le chaſtiment. On l'attribua d'abord à ſa trahiſon & à ſa mauvaiſe conduite, & comme

l'Empire se plaignoit depuis long-temps des scandales de sa vie cruelle & debordée, cette triste avanture alluma le feu davantage. & suscita soudainement une terrible sedition.

Iean Zimisces, frere de l'Imperatrice, fut le chef des conjurez, qui le suivirent l'épée à la main jusques dans le cabinet de Nicephore.

Ce miserable Empereur fut égorgé, & laissa sa vie & sa Couronne entre les mesmes mains : son parricide luy succeda, & se fit declarer Empereur dés qu'il eût fait le coup.

La nouvelle des changemens de Constantinople estant arrivée à Rome, reveilla les flammes éteintes, & les anciennes esprances du jeune Othon. Il supplia son Pere

de traiter avec l'Empereur Zimiſces, & de luy demander ſa niéce Theophanie, que ſon predeceſſeur avoit ſi inhumainement refusé. Othon approuva le deſſein de ſon fils, & crut que ce ſeroit obtenir une nouvelle victoire ſur Nicephore, & porter dans Rome ſes cendres en triomphe, que d'y faire venir cette Princeſſe. Arnoul Archeveſque de Milan fut choiſi pour eſtre le chef de l'Ambaſſade, & le Paranymphe de cette alliances traversée par le deſtin.

Il dreſſa un des plus riches & des plus ſomptueux équipages qu'on ſe ſouvint d'avoir veû; & eſtant ſuivi de tout ce qu'il pût aſſembler d'Eveſques & de Seigneurs, il s'en alla faire à Conſtantinople une

entrée, dont la ſeule veûë effaça le ſouvenir des querelles, & fit naiſtre dans les cœurs des Grecs de nouveaux & ardens deſirs de ſe voir unis aux Romains par une paix inviolable.

Zimiſces reçeût ce Prelat magnifiquement; & parce qu'il ne ſe tenoit pas encore trop bien ſur ſon Trône nouvellement établi, il fut heureux d'engager Othon à ſon amitié par le preſent qu'il deſiroit, & par ſon conſentement à toutes les propoſitions de ſon Ambaſſadeur. Il ne delibera point d'offrir la Princeſſe, & pour ne laiſſer en ſon traité aucune marque de la trahiſon de Nicephore, il la mit auſſi-toſt entre les mains de l'Archeveſque, & deſira

qu'il en fust luy-mesme le conducteur.

Elle fut amenée à Rome, où le jeune Othon la reçeût, & l'épousa de la façon que nous avons dit.

On ne sçait point qu'il y eût durant les premieres années de ce mariage autre chose que satisfaction mutuelle & amitié sincere entre les deux Imperatrices. Mais apres la mort d'Othon le Grand, la necessité des affaires, & les plus frequentes approches de leurs humeurs opposées, causa peu à peu de la mesintelligence & du trouble.

Theophanie, selon qu'en parlent les Historiens, avoit beaucoup de bonne & loüables qualitez; mais elle estoit jeune, & ne se plaisoit pas

beaucoup aux regles de modestie & de devotion que luy donnoient les actions de sa belle mere.

Cette Mere observoit envers elle plus qu'envers personne ses maximes de civilité ; & comme elle taschoit d'éloigner l'opinion qu'elle voulust user de censure, & tenir un rang de maistresse, elle s'étudioit durant ses visites de paroistre ce qu'elle estoit veritablement, bonne & familiere, & d'une humeur tres-commode.

Mais quoy-qu'il n'y eust que douceur en ses entretiens, ses exemples estoient rigoureux, & par un silence importun reprochoient à cette jeune princesse ses moindres libertez & ses plus legers

manquemens. Elle ne pouvoit accuser Adelaïs d'aucune parole severe. Elle croyoit neanmoins avoir de grands sujets de plainte, parce qu'elle rougissoit trop de faire des fautes en sa presence. Elle eust voulu qu'elle n'eust rien sçeû de ses actions inconsiderées, & elle pensoit estre rigoureusement traitée par Adelaïs, quand elle ne fermoit pas les yeux. Souvent elle se cachoit d'elle, & toute cachée qu'elle estoit, elle ne laissoit pas de craindre, parce qu'elle ne pouvoit s'oublier qu'Adelaïs estoit à la Cour, & que c'estoit assez pour s'inquietter, que de n'estre pas loin d'une sagesse & d'une vertu si exacte. Elle eût neanmoins long-temps la

discretion de se conserver dans le respect, & de ne point manquer aux loix de la bienseance, & à celles de l'honneur qu'elle devoit à l'âge & au merite de cette Princesse majestueuse. Mais deslors elle ne pouvoit s'empescher d'avoir souvent des mines froides & reservées ; & quand elle estoit avec ses confidentes, elle ouvroit son cœur, & il se faisoit là beaucoup de plaintes & de petits rapports que les murailles redisoient.

Adelaïs n'écoutoit rien, & sans s'amuser à ces legeretez, elle marchoit innocemment dans la voye de la justice & de l'honneur. Le devoir estoit son ambition & son soin ; & quand sa conscience ne l'accusoit pas, elle ne craignoit

aucune cenſure, ni aucun diſcours. Quoy qu'on luy apportaſt, elle conſervoit envers ſa Bru, ſur ſon viſage & dans ſon cœur, tous les ſentimens & toutes les marques d'une amitié ſincere, & elle ne laiſſoit point paſſer de rencontre qu'elle ne luy en donnaſt les preuves, & que toute la Cour n'euſt ſujet d'en eſtre aſſeûrée contre les mediſances des flateurs & des envieux.

Neanmoins elle ne pût être ſi prudente ni ſi bonne, que Theophanie n'euſt enfin l'occaſion de ſe plaindre ouvertement, & de rompre avec éclat & avec ſcandale.

Aprés la mort de Zimiſces, ſes deux fils Bazile & Conſtantin couſins de cette Imperatrice avoient recüeilli ſa ſuc-

cession, & s'estoient saisis de l'Empire de Constantinople.

Elle indignée que ces deux cousins meurtiers de son Pere Nicephore possedassent une si glorieuse recompense de leur crime, & que la Couronne pretendoit luy estre deûë devint l'heritage de leur posterité, fit l'ouverture à son mari d'un dessein de guerre contre les Usurpateurs, & par diverses raisons de bienseance & de droit elle tâcha de pousser son courage à cette haute entreprise.

Othon, avant qu'il luy donnast aucune parole, ou que mesme il y pensast serieusement, ne pût pas se dispenser de conferer avec sa mere là-dessus, & de sçavoir son avis & sa volonté.

Mais comme l'affaire ne valoit rien, & que d'ailleurs Othon en avoit une infinité d'autres plus importantes & plus pressées, Adelaïs fut obligée de luy parler franchement, & de luy representer que deux ou trois Provinces de l'Allemagne ayant déja pris les armes contre son autorité, & presque toutes les villes de l'Italie se preparant par des fortifications qu'elles bastissoient, & par des créations de Magistrats populaires à se remettre en liberté, & à renverser l'Empire, il avoit besoin de tout luy-mesme pour s'opposer à cette chûte; & que ce seroit une consideration extrême d'employer ses armes à d'autres desseins, & d'aller au bout du monde cou-

rir apres des conqueſtes & des eſperance imaginaires durant l'agitation de l'Eſtat que ſon pere luy avoit laiſſé.

Othon qui n'euſt que trop de jugement pour connoiſtre la ſageſſe de ce conſeil, n'eût pas la force de repouſſer vigoureuſement les inſtances de ſa femme, qui continua de vouloir & de demander importunement ce qu'elle avoit reſolu d'obtenir. L'Empereur reſolu de s'arreſter conſtamment au deſſein qu'il avoit pris, la laiſſa parler, & raiſonner autant qu'il luy plut: mais elle parla ſi bien & ſi ſouvent, & avec tant d'empreſſement & d'ardeur, qu'enfin elle tourna l'eſprit de ſon mary & le fit pencher du coſté de ſes inclinatiõs & de ſes deſirs ambitieux.

Mais comme l'affaire ne valoit rien, & que d'ailleurs Othon en avoit une infinité d'autres plus importantes & plus pressées, Adelaïs fut obligée de luy parler franchement, & de luy representer que deux ou trois Provinces de l'Allemagne ayant déja pris les armes contre son autorité, & presque toutes les villes de l'Italie se preparant par des fortifications qu'elles bastissoient, & par des créations de Magistrats populaires à se remettre en liberté, & à renverser l'Empire, il avoit besoin de tout luy-mesme pour s'opposer à cette chûte; & que ce seroit une considération extrême d'employer ses armes à d'autres desseins, & d'aller au bout du monde cou-

rir apres des conqueſtes & des eſperance imaginaires durant l'agitation de l'Eſtat que ſon pere luy avoit laiſſé.

Othon qui n'euſt que trop de jugement pour connoiſtre la ſageſſe de ce conſeil, n'eût pas la force de repouſſer vigoureuſement les inſtances de ſa femme, qui continua de vouloir & de demander importunement ce qu'elle avoit reſolu d'obtenir. L'Empereur reſolu de s'arreſter conſtamment au deſſein qu'il avoit pris, la laiſſa parler, & raiſonner autant qu'il luy plut: mais elle parla ſi bien & ſi ſouvent, & avec tant d'empreſſement & d'ardeur, qu'enfin elle tourna l'eſprit de ſon mari; & le fit pencher du coſté de ſes inclinatiõs & de ſes deſirs ambitieux.

Il se laissa mesme échauffer plus qu'elle mesme ; & sa passion luy suggerant des raisons, il en proposa un grand nombre à Adelaïs, supplia de conformer ses pensées aux siennes, & d'approuver ce qu'il jugeoit necessaire au bien commun de l'Empire & de l'Eglise. Adelaïs qui avoit une prudence plus que naturelle, & qui ne voyoit dans cette affaire que des malheurs & des repentirs inévitables, refusa ce qu'elle ne pouvoit accorder, & elle n'eût point d'autre complaisance que de promettre qu'elle se tiendroit dans le respect, & qu'elle ne s'opposeroit à rien. En effet elle se contenta d'avoir dit ingenuëment son avis.

Mais lors que tous les sa-

ges du Conſeil & de la Cour commencerent à murmurer hautement contre ce meſme deſſein. & que les Officiers de la milice s'en alarmerent, Theophanie prit occaſion de rendre Adelaïs criminelle d'Eſtat, & de perſuader à l'Empereur que c'eſtoit elle qui ſuſcitoit ces bruits & ces mouvemens dans la Cour; qu'elle vouloit l'emporter de force ſur leur autorité; & elle colora ſon diſcours d'une autre mediſance ſpecieuſe, pretendant que par jalouſie elle ne vouloit pas qu'on imitaſt ſes propres exemples, de peur qu'on ne les ſurpaſſaſt, ni qu'une Bru fiſt à ſon fils ce qu'elle avoit fait à ſon mari; qu'elle vouloit eſtre l'unique en l'honneur d'avoir fait cou-

ronner les Othons, & qu'elle craignoit que la gloire de leur avoir donné son Royaume ne fust éteinte, lors qu'une autre femme leur donneroit un Empire, qu'elle preferoit la vanité de sa reputation au bien commun, & qu'elle ne se soucioit pas que le fils fust moindre que le Pere, pourveû que Theophanie ne luy fut point égale.

L'Empereur ouvrit l'esprit à ces soupçons, & y laissa former mille autres pensées odieuses : de sorte qu'aprés les plaintes, & tous les autres presages de la disgrace, Adelaïs reçût enfin un mandement, qui luy ordonnoit de se retirer de la Cour, & de ne se plus mêler d'autres affaires que de celles de sa conscience.

La vertueuſe Princeſſe reçeût cét ordre & ce rebut de la fureur humaine comme une grace & comme une vocation de la bonté de Dieu qui l'appelloit aux douceurs de la vie divine, & qui vouloit parler à ſon cœur dans la ſolitude. N'ayant pas la liberté de demeurer plus d'un jour; elle partit dés le lendemain ſans dire aucun mot de plainte, mais non pas ſans laiſſer tomber quelques larmes lors qu'elle vit pleurer le peuple, & qu'elle trouva à la porte de ſon Palais des foules de monde qui venoient luy dire adieu, & qui ne le pouvoient faire que par des ſoupirs.

La nature luy aſſigna le lieu de ſa retraite, ſon païs natal, où ſes deſirs l'avoient precedée

depuis long-temps. Elle prit le chemin de la Bourgogne, ne doutant point que le Roy Conrad son propre frere & sa femme Matilde la recevroient volontiers.

En effet, elle porta chez eux autant de joye qu'elle laissoit d'affliction dans l'Allemagne, & elle fut receüë dans leurs Provinces comme l'honneur du Royaume & de la patrie. Toutes les campagnes étoient remplies de peuple qui venoient au-devant d'elle, & toutes les marches de son bannissement furent presque autant de triomphes; n'y ayant personne qui ne fust ravi de recevoir cette Princesse, qu'ils n'avoient point veüë depuis l'âge de seize ans.

On accourut des villes &

des villages pour la reconnoiſtre; & les vieillards qui avoient veû dans le berceau cette petite fille de Rodolphe, pleuroient de conſolation de voir cette grande Imperatrice, mere des Rois & des Empereurs, & maiſtreſſe des tyrans.

Elle meſme ne pouvoit regarder les terres de cette bien-aimée patrie, ni tant de perſonnes connuës en ſon bas âge, ſans reſſentir des tendreſſes qui luy oſtoient la parole. On ne ſe parloit de part & d'autre que par des larmes. Toutes ſes anciennes cõnoiſſances qui ſe preſentoient à ſa veûë, luy fendoient le cœur par un doux ſouvenir des premiers tẽps. Elle ne pouvoit meſme répondre aux harangues qu'en embraſſant & en pleurant de joye; & ce fut

là tout l'entretien qu'elle eût avec son frere en la premiere entreveûë.

Mais parmi tant de consolations & d'honneurs, elle ne s'oublia pas de son dessein de vivre dans le recueillement & dans la retraite. Elle ménagea ce qu'elle eût de temps pour le donner à l'oraison ; & elle profita si bien ce divin exercice, qu'au bout de trois ou quatre ans on connut peu de personnes en ce siecle là plus assiduës à s'entretenir avec Dieu. Elle ne voulut pas marcher sans conduite dans ces voyes de l'oraison mentale. Saint Maïeul Abbé de Clugny estant alors en grande reputation de sainteté, elle le prit de p endre le soin de sa conscience, & de luy tracer les

chemins qu'elle devoit tenir pour arriver au terme où ses desirs aspiroient. Ce furent deux Anges que Dieu joignit, pour faire sortir de leurs cœurs unis des flammes plus ardentes & plus pures, & pour mieux marquer sur l'un & sur l'autre les derniers traits de la sainteté qu'il leur avoit destinée. Adelaïs eût une obeïssance parfaite sous la conduite de ce Directeur ; & elle en sçût bien-tost autant que luy, parce qu'elle fut aussi obéïssante & aussi humble qu'il estoit éclairé. Les années qu'ils passerent ensemble parurent bien courtes à cette Princesse, & elle les prit comme ses premieres années du Paradis.

Cependant Othon fit les preparatifs de la guerre contre les

Grecs, & il en donna tous les ordres. Mais les bruits qui en coururent jusqu'au Palais de Constantinople, & la marche precipitée dequelques troupes qui se mirent en campagne avant que les autres fussent en estat, ayant fait sçavoir son dessein, les deux freres Empereurs se preparerent plus diligemmenr que luy; & comme ils se virent trop tost prests pour se defendre, la pensée leur vint d'employer leurs forces à attaquer & à prevenir Othon. Le deshonneur & le deplaisir que leur Empire avoit nouvellement reçû par la perte du Royaume de la Pouille, leur cuisant encore, ce fut de ce costé là qu ils jetterent les yeux, & qu'ils resolurent de se venger de la

rupture de la paix. Ils mirent ſur mer une puiſſante armée, & vinrent inopinément aborder en Calabre, avec deſſein de reprendre tout ce qu'Othon le Grand y avoit uſurpé ſur eux.

Othon le Ieune averti de l'arrivée des Grecs, vit au meſme inſtant ſes deſſeins ruïnez & ſes eſperanees détruites. La neceſſité l'obligea d'abandonner cette grande entrepriſe: & de la laiſſer tomber, pour courir à ce qui eſtoit le plus preſſé. Il fallut rapeller en diligence les troupes qui s'êtoient avancées du coſté de la Grece, haſter les autres qu'il attendoit, ramaſſer toutes les forces de l'Empire, & les mener en Italie pour repouſſer le danger.

Sa femme plus intereſſée que luy-meſme dans ce malheur, voulût le ſuivre, & l'un & l'autre s'oublierent qu'il falloit porter une grande moderation & beaucoup de lumieres dans la multitude & dans la confuſion de tant d'affaires dangereuſes.

Ils s'en allerent avec un eſprit rempli de fureur & de haine contre les Italiens, croyant que les lignes qu'ils avoient formées dans pluſieurs Provinces avoient inſpiré aux Grecs la pensée & la témerité d'entreprendre un coup ſi hardi: de ſorte que ſans ſe donner le loiſir d'écouter les conſeils de la prudence politique, & de differer à un temps plus commode la punition des coupables, ils ſe reſolurent de commencer

mencer leurs exploits de guerre par la vengeance, & d'aiguiser leurs armes en les trempant dans le sang de leurs sujets & de leurs amis. Ils dissimulerent toutefois ce dessein tragique durant leur voyage, & ils allerent jusqu'à Rome sans se déclarer.

On les y receust avec de grandes démonstrations d'allegresse & de fidelité. Toutes les villes envoyerent leurs Députez afin de renouveller leurs sermens d'obéïssance, & d'offrir tout ce qui dépendoit de leur pouvoir pour la guerre contre les Grecs. Une infinité de Seigneurs y vinrent aussi, & chacun conspira sincerement à effacer de leurs ames le souvenir de ce qui s'estoit passé, & le soupçon

de ce qu'ils pouvoient craindre.

Othon & Theophanie firent de leur part beaucoup de ceremonies, reçûrent avec accueil tous ceux qui se presenterent, embrasserent les plus coupables, & tascherent d'éloigner les défiances par toutes les douceurs de visage & de paroles qu'il leur fut possible.

On se fioit à ces fausses caresses, & on ne pensoit plus qu'à partir dans une parfaite union de volontez & de forces: lors qu'Othon poussé par d'autres conseils que par ceux de son aimable mere, sous pretexte de vouloir avant son départ encherir sur les temoignages d'amitié qu'il avoit reçûs, invita à un festin public

tous les Princes, les Seigneurs & les Deputez des villes qui se trouverent à Rome, & qui reçûrent cette invitation comme un grand honneur. Ils ne manquerent pas de s'assembler au jour assigné, & ils se mirent à table avec resolution de noyer dans le vin tout ce qui leur restoit d'inquietude & de crainte.

Mais au milieu du premier service, lors que la belle humeur & la joye commençoient à s'épanoüir on entendit inopinement le son terrible d'une trompette, avec la voix d'un Heraut, qui commanda à toute la compagnie, de la part de l'Empereur, sous peine de mort, de ne point parler ni remüer tandis que ses Officiers executeroient ce

qu'il avoit ordonné, & ce qui alloit paroiſtre.

Au meſme inſtant on vit entrer un regiment d'hommes armez, & accompagnez de bourreaux qui s'arrangerent, & qui remplirent la Sale, tandis que d'autres remplirent la cour & environnerent tout le Palais. C'eſtoit là un triſte appareil de feſtin, & un affreux ſpectacle pour des conviez. Mais la ſuite fut plus funeſte. Durant le profond ſilence que l'étonnement & l'effroy firent faire, le meſme Heraut deployant un papier, leût les noms de ceux qui eſtoient accuſez d'avoir contribué au ſoulevement de leurs villes & de leurs Provinces; & puis les ayant déclarez coupables du crime de leze-Majeſte, pro-

nonça contre eux un Arrest de condamnation à la mort. A l'heure mesme tous les autres demeurant immobiles & sans parole, on alla tirer ceux-là de leur place; & au bout de la table du festin, à la veuë de tant de spectateurs & d'amis épouvantez, on les égorgea les uns aprés les autres, & on remplit de sang & de meurtres tout ce lieu sacré par l'amour & par la fidelité qui les y avoit assemblez.

La plus horrible inhumanité fust, que l'execution estant faite, Othon commanda à ceux qui vivoient encore, de demeurer à table, & d'achever le festin avec le mesme visage & la mesme joye qu'ils avoient auparavant, voulant qu'ils continuassent de se

divertir & de rire comme si rien ne fust arrivé. Il fallut prendre cette joye barbare, & rire inhumainement parmi tant de meurtres & tant de tristes spectacles. Les cœurs estoient glacez d'horreur ; & Theophanie, dont la veûë rappelloit en leur memoire l'absence de l'incomparable Adelaïs, fit sortir de ses ames affligées une infinité de soupirs que cette Medée n'entendit pas, mais que le Ciel entendit de loin, & qui attirerent bien-tost sur son mari la vengeance que cette action meritoit.

Il alla luy-mesme la chercher, en achevant son voyage, & marchant en la Poüille qui devoit estre le theatre de la guerre. Son armée estoit de beaucoup plus forte & plus

nombreuſe que celle des Grecs; & Dieu permit que dans les premiers combats, & en pluſieurs petites rencontres il euſt du ſuccés. Mais quand il fallut livrer la bataille generale en la journée de Bazanelle, & conclure l'affaire en dernier reſſort, les legions de Rome & de Benevent, qui faiſoient la meilleure partie de l'armée d'Othon, choiſies de Dieu pour venger le ſang de leurs citoyens, ſe ſouvinrent de ſon feſtin cruel, & luy en preparerent un autre qui ne fut pas moins ineſperé. Ils ſe retirerent, & diſparurent lors que le combat commençoit. Les autres qui voulurent eſtre fideles à cét Empereur, furent bientoſt mis en deſordre, & taillez en pieces. Les Grecs

firent un maſſacre qui fut plus effroyable qu'on euſt veû depuis long-temps dans l'Italie. Il y eût ſans nombre des Princes, des Seigneurs, des Eveſques & des Abbez de la ſuite d'Othon qui demeurerent ſur la place, & il fut preſque ſeul entre les perſonnes de qualités qui ſe ſauva de l'épée.

Ce miſerable prince prit la fuite du coſté de la mer, & alla confier ſa vie à des peſcheurs, les ſuppliant de le recevoir en leur barque, & de le porter où ils pourroient. Ils le receûrent ſans le connoiſtre d'abord; mais il ne peut pas eſtre long-temps inconnu. Les traits de ſon viſage le déclarerent bientoſt; & comme la haine qu'on portoit à ſa tra-

hiſon s'eſtoit répanduë ſur le rivage de la mer, & juſqu'au dernieres extremitez de l'Empire, ces gens de marine deliberent de ſe jetter dans l'eau. Il ſe ſauva, en les prevenant, & en s'y jettant luy-meſme, & taſcha de traverſer à la nage ce qui reſtoit de mer juſqu'au bord.

Tandis qu'il nageoit, des Pirates fortuitement ſurvenus, ſans ſçavoir qui il eſtoit, accoururent, & ſe ſaiſirent de luy comme d'un priſonnier. Son bonheur voulut qu'ils l'amenerent en un port, & que Theophanie qui le faiſoit chercher avec une extreme inquietude, entendit enfin de ſes nouvelles; car elle envoya auſſitoſt traiter avec ces Pirates, & leur fit offrir une grande

somme d'argent pour le racheter.

L'argent leur donna quelque soupçon de sa qualité : mais comme ils se jetterent avidement sur les partages, & que l'avarice emporta leurs cœurs, & détourna leurs yeux, Othon qui ne vouloit pas leur donner le loisir de le considerer davantage, voyant un de leurs chevaux en estat de le recevoir, se lança dessus, & bride abbatuë il alla trouver Theophanie en je ne sçay quelle forteresse, & respirer aupres d'elle de tant de fatigues : ou plutost y pleurer, & s'y desesperer de tant d'afflictions & de tant de pertes.

Il perdit tout ce que son pere avoit conquis sur les Grecs, qui rentrerent en la

poſſeſſion de leur Royaume entier de la Poüille ; & ſi ces Grecs, aveuglez par leur bonheur, ſans ſe contenter de la moitié de l'Italie, euſſent conduit leur armée victorieuſe devant Rome, & de là juſqu'aux Alpes, ils auroient emporté tous les eſtats d'Othon ſans trouver aucune réſiſtance.

La honte & le deſeſpoir n'étoufferent pas la colere dans le cœur d'Othon. Elle continua d'y bruſler, & d'y fumer durant quelque temps, & elle luy fit commettre de cruelles actions contre ceux qu'il accuſoit d'eſtre les cauſes de ſon malheur. Toutefois un fils de larmes ne peut pas perir : peu à peu la triſteſſe éteignit les autres paſſions, & mit enfin ſon eſprit en eſtat de recon-

noiſtre ſes fautes, & d'écouter les conſeils de la ſageſſe & de la penitence.

Si-toſt qu'il eût les yeux ouverts, la premiere choſe dont il s'apperçeût fut l'enorme ingratitude qu'il avoit commiſe contre ſa mere, & le mépris funeſte & honteux qu'il avoit fait des avis de ſa prudence divinement éclairée.

Touché d'une vive douleur & d'un repentir inconſolable, il luy dépêcha des Ambaſſadeurs, la conjurant de le venir trouver à Pavie, afin qu'il puſt obtenir d'elle, le pardon qu'elle ne luy accorderoit peut-eſtre pas à la veuë de ſes lettres, mais qu'elle ne luy pourroit pas refuſer quand elle le verroit, & qu'il l'aſſeureroit, luy-meſme

de la ſincerité de ſa douleur.

Il écrivit auſſi au Roy Conrade, & le ſupplia de diſpoſer ſa ſœur à conſentir à ſes juſtes deſirs, & de la faire réſoudre à ce voyage qui eſtoit deſormais l'unique conſolation qu'il deſiroit, & qu'il eſperoit au monde.

Adelaïs qui gouſtoit dans un repos celeſte les douceurs de la vie ſpirituelle, & qui reconnut que cette invitation, ſous pretexte d'entreveuë & d'accommodement, la rappelloit aux diſtractions & aux affaires de la vie du monde, ſe trouva fort irréſoluë, & comme elle jugea d'ailleurs que ſi elle le refuſoit, les peuples pourroient donner un tres-mauvais ſens à ſon refus, & croire que le reſſentiment & la

colere, plutost que la dévotion, la retiendroient dans la solitude, elle eut peur d'estre la cause d'un scandale. Neanmoins parce qu'elle craignoit aussi d'affliger son cœur, & de l'enlever d'entre les bras de Iesus-Christ pour le reporter dans la Cour, agitée de ces pensées differentes, elle courut à son port ordinaire, & alla consulter Saint Maieul, pour sçavoir de luy ce que Dieu vouloit. Elle le supplia de voir le Roy son frere, & de conferer avec luy sur les difficultez du voyage; d'examiner les raisons de part & d'autre; & puis de determiner & conclure, & leur promit qu'elle obeïroit à leur conseil, & qu'elle le suivroit sans deliberer davantage.

Le Roy & le saint homme confererent, & ne manquerent pas à juger qu'Adelaïs devoit contenter l'Empereur ; le jugeant ainsi, sur l'esperance qu'ils eurent que ses conseils mieux reçeûs & plus respectez qu'autrefois, apporteroient du changement en l'Estat, & qu'ils aideróient son fils à sortir de l'embarras & du précipice où son aveuglement l'avoit jetté.

Dés qu'ils luy eûrent expliqué leur sentiment, cette obeïssante & devote Dame partit aussi-tost, & quitta son paradis & ses oraisons pour aller où Dieu l'appelloit. Elle prit le chemin de Pavie, où l'Empereur s'estoit déja rendu selon sa parole, & où il l'attendoit avec beaucoup d'impatience

& d'ennuy. Dés qu'elle entra, ce fils plus affligé de son ingratitude envers elle que de ses malheurs, suivit les mouvemens de la douleur & de la honte qui le saisirent, & il se jetta à ses pieds, mettant le visage contre terre sans dire aucun mot. La sainte Dame saisie d'une plus violente émotion, s'y jetta aussi, & l'embrassa sur le pavé, laissant fondre ses yeux & son cœur en des larmes d'amour, dont elle luy trempa le visage : & détrompa ses craintes & ses défiances. Ils demeurerent quelque temps étendus au milieu de la Sale, à la veuë d'un grand nombre de Seigneurs, dont il n'y eût pas un qui ne fust surpris, & qui ne pleurast avec eux.

Cette premiere entreveuë, & cette reconciliation traitée en silence & par des soupirs, fut suivie de longs & des frequens entretiens ; & ces entretiens, selon qu'Adelaïs l'avoit préveu, produisirent un engagement indispensable de ne plus se séparer. Elle fut obligée de demeurer à la Cour : & de reprendre sa place dans le Conseil, dont elle trouva les affaires encore plus desesperées qu'elle ne pensoit. Mais Dieu donna benediction à sa presence & à sa conduite ; & l'Empire commença à reprendre son ancienne dignité sous le gouvernement de cette sage Princesse.

Mais Othon ne reprit pas luy-mesme sa couleur ni sa santé. La tristesse qui le desse-

choit ne pust pas estre guerie par de petits succés, ni par les entretiens de sa mere. Les remedes ne furent pas si puissans que le souvenir de tant d'afflictions & d'opprobres. Le mal continua de croistre de jour en jour, & enfin il luy flestrit tout le cœur, & le consuma miserablement. Il mourut l'an neuf cens quatre-vingts-trois, sept ou huit mois aprés sa réconciliation avec Adelaïs, & il laissa sa succession & son Empire à son fils Othon troisiéme.

Ce fut un malheur pour nostre Princesse, que ce jeune successeur d'un naturel tres aimable, s'attacha si fortement & si tendrement à sa personne & à ses conseils, qu'elle ne put obtenir la liberté de sortir de la Cour, ni de

rendre à son cœur la solitude.

Ce qui augmenta son déplaisir, & le fit croistre jusqu'au dernier excés, fut de voir que la jalousie se rallumoit dans la teste de la jeune Imperatrice & qu'elle y suscitoit de nouveaux desordres. En effet, cette nouvelle Reine-mere qui avoit desormais plus de droit qu'elle aussi-bien que plus d'inclination à se méler des affaires d'Estat, voyant quelle cessoit de parler de retraite, & se persuadant que les attachemens de l'Empereur à la presence d'Adelaïs venoient des artifices de cette dévote, sans plus user des ceremonies d'un silence & d'une froideur respectueuse, éclata hautement, & fit de grands bruits contre son ambition pretenduë. La

ſainte Dame faiſoit cependant aux pieds de la Croix, & auprés de ſon petit fils tous les efforts imaginables pour obtenir ſon congé, conſervant toûjours dans le cœur envers cette femme emportée une affection ſincere, & ſur le viſage une douceur & une modeſtie qui la devoient appaiſer.

Elle gouvernoit ſa langue avec une diſcretion merveilleuſe. Elle n'avança jamais parole aucune dans les plus ſecretes confidences, dont le rapport puſt donner ſujet de plainte à cette ennemie déclarée. Elle n'en parloit qu'avec honneur & qu'avec reſpect. Elle ne luy parloit à elle-meſme qu'avec douceur & avec un air de viſage qui l'aſſeûroit de ſon amour. Elle la voyoit auſ-

si souvent qu'elle y estoit obligée pour l'édification de la Cour & de l'Empire. Mais dés qu'elles s'apparcevoit que ses visites & ses entretiens faisoient revenir dans ce cœur indispo-sé les accés de sa colere, elle se taisoit, ou elle se retiroit à l'heure mesme, pour prévenir les fautes en éloignant l'occasion. Cette sage & judicieuse conduite estoit le plus grand motif des emportemens de Theophanie, qui se faschoit que son aversion paroissoit criminelle, & que tant de vertus admirables l'accusoient d'injustice, & publioient sa mauvaise humeur par toute l'Europe. Elle eust desiré qu'elle eust éclaté comme elle, & & que par une impatience fougueuse, ou par des plaintes

inconſiderées, elle euſt ſuſpendu les jugemens, & rendu les procés indécis.

Neanmoins, quoy qu'elle fiſt, Adelaïs ſe taiſoit, & eſtoit conſtante à ſouffrir. Othon ſe tenoit attaché à ſon deſſein de la retenir, & de l'aimer. Les Courtiſans ſe plaiſoient à la loûër devant Theophanie, & les bruits de la réputation qu'elle avoit parmi le peuple retentiſſoient juſqu'à ſes oreilles. Enfin la jalouſie, le caprice, l'opiniaſtreté, la triſteſſe & la fureur tournerent l'eſprit de cette Dame, & la porterent juſqu'à prononcer un jour temerairement ces paroles : *Si je vis encore une année*, dit-elle, *il n'y aura plus pour lors d'Adelaïs au monde; ou ſi elle y eſtoit encore, tout l'eſpace de*

son Empire ne seroit pas plus large que sa main.

Il fallut que Dieu mesme terminast ces differends, & qu'il appellast à soy Theophanie Cette Imperatrice mourut avant que l'année fut achevée, & elle n'eust plus elle-même d'autre Empire ni d'autres grandeurs que celle qui reste aux Rois dans les tombeaux. Adelaïs vécut, & demeura maistresse & Reine de toutes les Provinces où son fils regnoit.

L'aimable Princesse ne triompha pas de cette victoire, elle en pleura amerement, & elle rendit à sa memoire tous les honneurs qu'on pouvoit attendre de son incomparable charité.

Mais l'absence d'une rivale

Quand elle ſe vit hors de la Cour, & qu'elle eut enfin la liberté entiere de ſuivre ſes inclinations, elle s'attacha particulierement à quatre choſes qu'elle ſentoit luy eſtre inſpirées de Dieu, & conſacra ce qui luy reſtoit de force & de vie pour les accomplir parfaitement. La premiere fut de vaquer à la contemplation, & d'employer pluſieurs heures de chaque jour aux exercices de cette vie délicieuſe & celeſte. La ſeconde, de prendre ſoin des Pauvres, & de ſoulager & ſervir tous les miſerables du pays. La troiſiéme, de faire des pelerinages, & d'aller viſiter les ſepulcres des Martyrs. Et enfin la quatriéme, de baſtir des Egliſes & des Monaſteres.

Ce qui doit ſurprendre le lecteur, c'eſt qu'en chacune de ces bonnes œuvres differentes, ſi communes aux autres Saints, Adelaïs a eû quelque choſe de particulier qui la rend particulierement aimable, & digne d'eſtre admirée.

Car pour ce qui regarde les baſtimens, c'eſt une ſingularité de zele & de magnificence bien remarquable, qu'en reconnoiſſance des obligations qu'elle avoit à Dieu pour les proſperitez temporelles dont il l'avoit favoriſée, elle voulut baſtir autant d'Egliſes ou de Monaſteres qu'il y avoit de Royaume dans les Terres que ſon mari, ſon fils & ſon petit-fils Empereurs avoient poſſedez durant ſa vie. L'Empire eſtoit pour lors de grande

étenduë, & elle s'engagea à une entreprise où il fallut beaucoup de courage. Elle en sortit neanmoins heureusement; & entre ce nombre incroyable de Monasteres dont elle fut la fondatrice, il y en eût trois fort renommez en ce temps-là. Le premier fut en Bourgogne, en un lieu appellé Ambierte, en l'honneur de Nostre Dame, où Berthe sa Mere fut enterrée, & dont Saint Maïeul eût le gouvernement. Le second en Italie, en l'honneur du fils de Dieu, sous le titre de Saint Sauveur. Le troisiéme, & le principal, en Allemagne, sur le Rhin, en un lieu appellé Shele, assez prés de Strasbourg, en l'honneur de Saint Pierre, qu'elle dota de grands revenus, & qu'elle enrichit d'une infinité de

magnifiques presens, y faisant porter ce qu'elle trouva de plus rare & de plus precieux dans ses tresors.

Pour ce qui est de ses pelerinages & de ses visites de Martyrs, comme son âge ne luy permit pas de les faire en des Terres éloignées, elle ne les fit que dans l'enceinte de la Bourgogne, & des Provinces voisines, & elle choisit les lieux où estoient alors la devotion publique & cõmune de l'Europe. Son premier voyage fut au sepulcre de S. Maurice, & à la magnifique Eglise qui luy a esté dédiée dans le Chablais, à l'endroit où ce genereux Capitaine, & sa legiõ de Thébeans endurerent la mort, & où leurs Reliques sont encore conservées & reverées de tous les peuples Chrêtiens. De

là elle fut à Geneve visiter l'Eglise de S. Victor; ensuite à Lausanne, celle de Nôtre-Dame; & puis à quantité d'autres, parcourant ces lieux de sainteté avec une ferveur exemplaire, & laissant en chaque station deux profits de sa visite. L'un, l'édification de son incomparable sainteté, lors qu'on voyoit que ces courses n'estoient pas des promenades d'un esprit impatient & ennuyé, mais des mouvemens de son amour divin, qui cherchoit des endroits propres à son repos, & qui de chaque Eglise faisoit une solitude pour vaquer à la contemplation & pour s'entretenir avec Dieu. Elle s'y arrestoit durant quelques semaines; & elle y passoit durant le jour & durant la nuit de longues heu-

en de perpetuelles oraisons qui l'élevoient jusqu'à l'extase, & qui faisoient bien connoistre qu'en marchant sur la terre, elle cherchoit & trouvoit le Paradis. L'autre profit estoit les offrandes qu'elle faisoit aux Autels. Elle ne sortoit d'aucune Eglise qu'elle ny laissast quelque presẽt digne de sa liberailté & de sa grandeur Imperiale. Ce qu'elle fit à celle de Saint Martin est singulier, & à je ne sçay quel caractere d'une simplicité vrayement divine. Sçachant qu'apres son départ cette Eglise avoit esté brulée, & qu'on se disposoit à la rebastir, elle y contribua d'une grande somme d'argent, & de quantité de meubles & d'ornemens somptueux. Mais entre autres choses, elle fit couper en deux le

manteau Imperial de l'Empereur Othon son petit-fils, pour qui elle avoit encore des tendresses plus que maternelles; & prenant une de ces moitiez, elle la mit entre les mains d'un Religieux de Clugny, pour le porter en cette Eglise comme un parement d'Autel, & pour l'offrir à Saint Martin de sa part en ces mêmes termes : *Evesque de Iesus-Christ, recevez les petits presens que vous envoye Adelaïs la servante des serviteurs, pecheresse par elle-mesme, & Imperatrice par la volonté de Dieu. Recevez la moitié du manteau de mon cher & unique Othon, & priez pour sa prosperité celuy à qui autrefois en la personne d'un pauvre vous avez donné la moitié du vostre.*

Les aumônes de cette veûve

charitable ont eût auſſi beaucoup de rares ſingularitez. Elle ne connut aucun Monaſtere, & elle n'entendit parler d'aucun Religieux aux environs de païs où elle ſe trouva, à qui elle n'envoyaſt des charitez & des preſens de ſa devotion. Elle ne vit jamais aucun mendiant à qui elle ne fiſt des aumônes avec quelques paroles de conſolation. Quand elle arrivoit en quelque ville ou en quelque village, avant que d'y rien faire, & meſme avant que d'y prendre du repos, & ſe délaſſer de la fatigue du chemin, elle faiſoit appeller tous les pauvres, & les ayant aſſemblez, elle leur diſtribuoit elle-meſme ſes liberalitez de ſa propre main. Il arriva neanmoins un jour qu'eſtant trop laſſe, elle

confia son argent à un Religieux, & elle le pria d'en faire la distribution à une grande multitude de miserables qui y estoient accourus. Le bon Religieux sentit de l'inquietude dés qu'il commença à distribuër la somme, parce que d'abord il s'apperçeût que le nombre des pauvres estoit plus grand que celuy des pieces de monnoye qu'il avoit entre les mains. Mais son inquietude se changea bientost en admiration, quand il vit que les pieces s'estoient miraculeusement multipliées, & que le compte estoit exact.

Je ne puis rien dire de ses oraisons, d'autant que personne ne peut parler de l'oraison des Saints, non pas eux-mêmes, qui au retour de leurs vra-

yes extases & de leurs contemplations conduites par le seul amour, ne peuvent dire autre chose, ni apporter aux hommes d'autres nouvelles, sinon que Dieu est grand, & qu'il est aimable : *Cognovi, quia magnus Dominus.* De façon que ceux qui se souviennent des circonstances & de la maniere dont ils ont parlé, & dont ils sont unis à cet objet, dans lequel l'on s'oublie de tout, & de soy-même, & de sa propre union, pour ne penser qu'à l'objet seul, d'ordinaire ne luy ont point parlé, & ne sçavent ce que c'est que contemplation & extase. Ceux qui le sçavent, & qui l'éprouvent en verité n'en peuvent rien écrire, si Dieu même ne leur dicte leurs livres, comme il a fait à quantité de

SS. & de Saintes,& s'il ne leur revele l'hiſtoire de leur converſation interieure.En un mot, les oraiſons d'Adelaïs eſtoient continuelles en ce temps-là qu'elle eſtoit éloignée de la Cour : de ſorte-que parmi les travaux de ſes voyages & les ſoins & diſtractions de ſa vie active & humaine , elle menoit interieurement une vie de Seraphin.

Durant ſes courſes, elle ne pouvoit ſe paſſer d'oraiſon,parce qu'elle ne pouvoit ſe paſſer d'aimer. Ce cœur genereux depuis ſon enfance eût touſiours quelque objet auquel il s'attachoit fortemẽt & innocemmẽt. En chaque âge Dieu fut toûjours le principe & la fin de ſes actiõs:mais en ſes dernieres années,luy ſeul fut ſon tout & ſon unique amour.Neãmoins la té-

dresses de ses reconnoissances & de ses soins s'étendit jusques sur les Directeurs qui l'aidoient à joüir parfaitement & seûrement des entretiens de son Epoux durant ses contemplations extatiques. Elle eust quatre de ces Directeurs d'oraison les uns aprés les autres, tous quatre saints & canonisez, qu'elle honora par la confiance parfaite qu'elle eût en leurs conseils, & qu'elle aima sincerement avec des bontez filiale. Elle avoit sujet de le faire, parce qu'elle les choisissoit tres-bien. Les regles de son choix n'estoient que l'inspiration de Dieu, qui par de saintes inclinations precedées de l'estime generale que l'Eglise avoit de leur merite & de leur sagesse, luy faisoit connoistre

ceux qui luy estoient propre.

Elle sçavoit que nous qui avons icy bas des commendans en toutes choses, & des maîtres de nostre liberté, n'en avons point en ce qui regarde la conscience, qui n'a jamais dépendu d'aucun pouvoir humain, & qui n'appartient qu'aux personnes que Dieu nous choisit, ou que nous choisissons par les secretes inspirations de nôtre cœur.

Le premier des Directeurs d'Adelaïs fut Saint Maïeul Abbé de Clugny, qui luy rendit de grandes assistances durant qu'elle fut bannie de la Cour. Le second fut Vangion Evêque, qui vécut en grande reputation de doctrine & de sainteté. Elle eût pour celuy cy quelque chose de particulier; au moins

il luy arriva à son occasion, qu'elle apprit la nouvelle de sa mort, un accident bien remarquable, ou une extase dans l'Eglise de Saint Maurice, & aux yeux du peuple qui y estoit assemblé. Tandis qu'elle prioit Dieu, retirée en un coin de cette Eglise, & qu'elle, estoit profondement attentive à sa meditation, un courier venu à la haste d'Italie s'approcha d'elle, & luy donna des lettres qui l'avertissoient que ce grand personnage estoit mort à Rome. A la veüe de cette triste nouvelle, le premier mouvement qu'eût la Princesse, fut d'appeller un Gentilhomme de sa suite, & de le supplier d'une voix tranquille & douce de faire quelque devotion pour le repos de l'Evesque. Mais aussi-tost la tristesse

luy ſerrant le cœur, & l'amour divin intereſſé en la perte de ce grand homme élevant ſon ame, elle ſouffrit une défaillance qui eſtoit composée dévanoüiſſement & dextaſe. En cet eſtat, ne ſçachant plus ce qu'elle faiſoit, ni ce qu'elle diſoit, elle dit ce que voulut l'amour. Les bras étendus parmi des torrens de larmes qui luy couloient des yeux, elle s'écria à haute voix: *O Dieu des ſiecles, qui me voyez privée de toutes conſolations qui me reſtoient en cette vie, preſentez-moy voſtre main, & conſolez un eſprit ſelon la verité de vos paroles.*

Ayant dit cela, elle tomba ſur le viſage, & demeura quelque temps étenduë le long du pavé, ſans qu'on viſt aucune marque de vie, ſinon par les

larmes qui continuerent de couler en abondance.

Cette foiblesse ne dura pas, & elle ne laissa dans les esprits qu'un accroissement d'estime & de veneration, comme c'êtoit pour elle un accroissement de merites, puis qu'elle ne venoit que de la charité surnaturelle.

Le troisiéme Directeur d'Adelais fut Saint Ecce Magne, Abbé du fameux Monastere de Shele qu'elle avoit fait bastir.

Le dernier fut Saint Odilon qui receut d'elle des respects pour sa personne, & pour son Abbaye des liberalitez extraordinaires, & qui eust sujet de témoigner sa reconnoissance à la posterité par l'écrit qu'il a composé de ses actions Royales & Chrestiennes.

Ce fut vers ce temps qu'elle commença d'écouter ce saint personnage, & qu'elle luy confia la conduite de sa conscience, qu'arriva dans la Cour Imperiale cette triste & lugubre histoire qu'on a veûë si souvent sur les theatres, & dont je ne puis pas me dispenser de dire un mot, puis que la sagesse d'Adelaïs y parut avec d'autant plus d'éclat, que l'imprudence des autres y fit de plus grandes fautes, & qu'elle s'y rendit plus coupable.

Othon troisiéme avoit épousé Marie fille du Roy d'Arragon. Cette Princesse n'estoit pas des plus devote, ni des plus discretes ; elle avoit même en ses conversations des legeretez & des immodesties qui deplaisoient fort à Adelaïs, & qui

l'obligerent de luy faire souvent des remontrances serieuses, & de luy parler severemment. La jeune Dame ne s'en plaignoit pas. Elle écoutoit avec respect ce que cette auguste Imperatrice jugeoit à propos de luy dire : mais elle s'oublioit de ses conseils dés qu'elle ne la voyoit plus, & continuoit de vivre selon les loix de son humeur volage & hardie.

Le malheur voulut au temps qu'Adelaïs estoit absente, que la jeune Princesse jetta indiscretement les yeux sur un Seigneur de la Cour qui luy plût, & qu'elle n'eût pas la force de fermer son cœur à la flâme & à l'amour qui venoient d'entrer par ses yeux Elle n'eût point d'autre soin que de communiquer son mal au Gentil-hom-

me; & de tâcher à luy plaire. Elle croyoit d'abord que c'étoit assez de le regarder, & qu'il suffisoit à une Imperatrice, pour estre ardemment aimée, d'avertir par ces regards qu'elle permettoit qu'on l'aimast. Mais le Gentil-homme chaste & retenu ne comprit pas si-tost ce qu'elle vouloit dire. Elle continua durant quelque temps à faire tout ce qu'elle pût pour luy decouvrir son feu, & pour luy marquer qu'il pouvoit prendre la liberté de l'aimer, & de luy parler confidemment. Elle en fit tant que ce Seigneur connut enfin ses pensées. Mais il fut sage; & parut toûjours devant elle comme un homme qui ne sçavoit rien, de sorte que la miserable Dame fut enfin contrainte par la violence

de sa passion de s'expliquer d'une maniere qui fit rougir le Gentil homme, & qui l'embarrassa fort, voulant donner des sens honnestes aux paroles de la Princesse. Mais elle estoit trop resoluë de se faire entendre, pour luy laisser le pouvoir de contrefaire heureusement une si loüable ignorance. Il ne pût neanmoins confesser autrement que par la rougeur de son visage qu'il l'entendoit bien, ni luy declarer son refus que par un silence respectueux. Elle employa pour le faire parler & pour le fléchir les promesses, les prieres, les larmes, & les soupirs les plus tendres : & comme elle fut assez hardie pour en venir enfin à la force, & qu'elle voulut emporter son consentement par des caresses violen-

tes, le Gentil-homme vit bien qu'il estoit dangereux de combatre davantage, il se defit d'entre ses bras, & prit la fuite sans rien dire.

La honte d'avoir fait connoistre inutilement son opprobre, la colere d'avoir esté refusée, la tristesse, la haine, le desespoir, & toutes les fureurs d'un amour irrité entrerent soudainement dans le cœur de cette infortunée Phœdra, & luy firent chercher les moyens de se venger, & de perdre son Hippolyte. Apres beaucoup d'agitation & d'irresolution, le dessein auquel elle s'arresta fut d'aller faire la desesperée devant l'Empereur son mari, & accuser le Comte d'avoir attenté sur son honneur. Elle fit ses plaintes d'une maniere si touchante,

& avec tant de sanglots & tant de larmes, que l'Empereur ne delibera pas pour la consoler, & pour venger soy-mesme, de luy promettre que le Comte periroit. En effet, sans attendre davantage, il envoya chez luy, avec ordre qu'on se saisist de sa personne, & qu'on le menast en prison.

La nouvelle de cét emprisonnement se repandit aussitost à la Cour, mais on n'en sçeût pas le sujet. La chose demeura secrete entre l'Empereur & l'Imperatrice : les autres devinerent, & soupçonerent comme ils purent ; & ils y furent d'autant plus empêchez, qu'il ne paroissoit nullement que ce sage Gentil-homme se fust oublié de son devoir.

Othon qui ne pouvoit avoir

dans l'esprit une affaire de cette importance, sans la communiquer à Adelaïs, luy écrivit, & luy raconta ce qui s'estoit passé, de la façon, qu'il l'avoit appris de sa femme, la suppliant de luy declarer ses sentimens là dessus, & luy confessant que les siens estoient de mettre le Comte entre les mains des Iuges au plustost,& de faire éclater son ressentiment par une punition exemplaire,

Adelaïs toûjours discrete, & admirablement éclairée luy répondit : *Que le malheur arrivé dans sa maison estoit du nombre de ceux qui n'ont point d'autre remede que le silence; qu'il seroit messeant à l'Imperatrice que l'on connust qu'un Courtisan l'auroit prise pour une personne capable d'estre sollicitee. Qu'elle estoit*

loüable de s'estre defenduë courageusement, & excusable de l'avoir dit à son mari, mais que ce ne seroit pas un signe avantageux de vouloir qu'on le dit au peuple, & que toute l'Empire fust averti qu'elle eust combatu. Qu'une Dame comme elle veritablement fidele, & chaste, se doit contenter de l'estre sans dire mot: que c'est assez pour elle que Dieu le sçache; & que les autres qui vont publier des nouvelles de cette sorte, & raconter aux compagnies les histoires de leur courage & de leur fidelité, ne passent pas d'ordinaire pour estre aussi severes & aussi chastes que celles qui ne se vantent de rien. Elle aiousta, *qu'elle confessoit que l'attentat sur l'honneur d'une Imperatrice estoit un crime impardonnable; mais qu'elle le prioit de*

de considerer que lors qu'il est secret, & que la Dame n'a point d'autre témoin qu'elle seule, ni d'autre preuve que sa parole, c'êtoit une tres-dangereuse temerité que d'en parler, principalement quand on accuse un homme qui passe pour un des plus sages & des plus modestes de la Cour, & que personne n'a jamais accusé d'aucune faute. Qu'elle luy conseilloit d'ouvrir la prison au criminel, avec ordre de sortir incontinent de la Cour, & de n'y paroistre jamais; & puis d'avertir sa femme d'estre assez modeste & serieuse pour empescher que jamais aucun homme ne fust si hardi que d'avoir de ces sortes de pensées, & de luy parler ou de la regarder sans respect.

Othon remercia sa mere, mais il fit ce que voulut sa co-

lere aveugle. Il publia l'affaire, & voulut que les Iuges s'en mélassent. Il mit le Gentilhomme entre leurs mains, & leur commanda de rendre justice à la maison Imperiale, & à tout l'Empire. On interrogea le criminel pretendu : mais comme la voix de la calomnie eût plus de force que celle de l'innocent, l innocent fut condamné, & conduit enfin sur un échaffaut, où on luy coupa la teste. Son sang répandu parla mieux que luy, & fit retentir jusqu'au Ciel des cris que la Iustice divine écouta ; elle prit connoissance de ce qui avoit esté fait sur la terre, & ne voulut pas qu'une si detestable trahison fust impunie.

Le Comte estoit marié à une Dame qui valoit beaucoup, &

qui connoissoit parfaitement la vertu de son mari, & qui même avoit sçeû certainement quelque chose de l'amour de l'Imperatrice. Elle estoit absente tandis qu'on joüoit cette funeste tragedie dans Modene, où la Cour demeuroit alors, & elle y accourut aussi-tost. Son premier soin fut d'aller chercher & demander la teste de son mari, qu'on ne luy pût refuser. Il n'estoit pas le temps de pleurer sur cette teste precieuse, ni de faire des ceremonies de deuil & de douleur. Instruite par son courage, & & par une inspiration divine de ce qu'elle devoit faire en une telle occasion, lors que l'Empereur estoit sur son trône environné des principaux Seigneurs de l'Empire, & que selon

ſa couſtume il écoutoit les re-
montrances des perſonnes op-
primées, & ſatisfaiſoit à leurs
plaintes, elle alla paroiſtre de-
vant cette auguſte Compagnie,
& dés qu'elle entra, elle éleva
la voix, & cria, *Iuſtice* ? *Contre
qui*, dit l'Empereur ? *Contre
vous-même*, repartit-elle. *De
quoy m'accuſez-vous*, repartit
le Prince ? La Dame tirant de
deſſous ſa robe la teſte de ſon
mari, & la jettant au milieu de
la place: *Voilà*, dit-elle, *ce qui
vous accuſe, c'eſt la teſte du Com-
te que vous avez fait mourir
injuſtement, & qui vous deman-
de ce que le Ciel vous ordonne,
que vous puniſſiez l'auteur de ſa
mort.*

Comme elle ſçavoit bien que
le point de l'affaire eſtoit de
convaincre l'Empereur & tou-

te l'assemblée que son mari avoit esté injustement & temerairement condamné, elle adjousta, *qu'elle ne manquoit pas de preuves ni de témoignages? que ce seroit Dieu qui seroit son témoins en cette cause, & qui justifieroit l'innocence, & feroit connoistre la verité par le feu.* Elle avoit donné ordre qu'on luy tint prest un fer tout rouge & bruslant: elle se le fit apporter, & aussi-tost, apres avoir prononcé ces paroles, *Dieu est témoin qu'il est aussi vray que mon mari n'est point coupable du crime pour lequel on l'a fait mourir, qu'il est vray que le feu ne me nuira pas.* A la veuë de cette grande assemblée elle alla tirer le fer du milieu des charbons où il estoit, l'empoigna, & le serra de sa main, le tint, & le

porta durant quelque temps; & puis montrant sa main à la compagnie, elle fit voir qu'elle êtoit au même êtat qu'auparavant, sans blessure & sans noirceur, & sans aucune marque qu elle eust esté touchée par le feu.

L'étonnement de la compagnie fut extréme, & le silence profond, tous s'entre-regardans sans rien dire. L'Empereur plus surpris & plus interessé que personne, rompit le silence, & demanda à la Comtesse ce qu'elle desiroit qu'il fist. La repartie de cette Dame genereuse l'êtonna plus que le reste. *Que vous manque-t'il, ô Empereur*, répondit elle ! *Voilà le témoin, qui est Dieu, & qui vient de vous parler. Voilà des Iuges sur vos tribunaux. Voilà le crime devant vos yeux, & au mi-*

lieu de la Chambre. Voilà le coupable sur le trône où vous estes; & voilà l'épée de la Iustice à vostre costé.

L'Empereur qui avoit des bontez qui alloient quelquefois jusqu'à l'excés, delibera serieusement avec son Conseil, s'il ne falloit pas appaiser Dieu par sa propre mort, & repandre son sang pour satisfaire au sang repandu. Il parla d'une maniere qui fit juger qu'il y estoit sincerement resolu : de sorte que ces Messieurs furent obligez de luy representer que l'affaire estoit d'importance, & qu'il devoit prendre le loisir d'y penser, & de bien connoistre ce que vouloit la Iustice. Pendant qu'on deliberoit, les Iuges, les Conseillers & les amis ne manquerent pas

de luy remontrer, que la seule Imperatrice estoit coupable; & que s'il falloit punir quelqu'un, elle seule devoit estre punie, & que c'estoit son sang que la voix de Dieu demandoit.

Othon écrivit à Adelaïs, & voulut sçavoir son avis, avec dessein d'en mieux profiter que de l'autre qu'elle luy avoit donné. La sainte princesse pleura sur la lettre amerement, & elle eût la pensée de ne luy point envoyer d'autre réponse que cette lettre trempée de ses larmes. Neanmoins elle jugea à propos d'exposer encore son conseil au hazard d'estre méprisé, & elle écrivit ces deux ou trois paroles, dignes de sa prudence & de la douceur de son esprit. *Qu'il luy sembloit qu'on pouvoit satisfaire à la Iu-*

stice divine & humaine avec moins de bruit & moins de scandale ; que ce seroit une étrange opprobre pour l'Empire, que tout l'Univers vist l'Imperatrice sur un échaffaut ou sur un bucher, & qu'elle y portast écrit sur son front qu'elle étoit une impudique, une calomniatrice, une meurtriere & une adultere ; qu'elle le conjuroit de conferer avec Dieu là-dessus, & de trouver les moyens de contenter le Ciel & sa conscience, sans flestrir l'honneur de la maison Imperiale, & de toute sa posterité par une si honteuse infamie.

Othon loüa la bonté & la charité de sa mere ; mais il ne laissa point de passer outre. Il crut que son devoir ne luy permettoit pas de chercher en cecy des expediens, ni de rien ac-

corder à l'indulgence & à la compaſſion. Il fit ce qu'on n'avoit point veû dans les ſiecles, precedens. & ce que les ſiecles du temps à venir ne verront peut eſtre jamais. Sa femme, la Maîtreſſe & la premiere Princeſſe du monde, par un Arreſt effroyable, fut condamnée à eſtre bruſlée publiquement, & l'Arreſt fut executé.

Cette Imperatrice infortunée, par le mepris qu'elle fit des conſeils d'Adelaïs, ſe jetta dans l'abiſme de malheurs le plus affreux où ſe puiſſe trouver une Princeſſe. Son mari euſt eſté mis au nombre des plus ſages & des plus heureux Empereurs, s'il euſt voulu ſuivre en cette funeſte occaſion, la couſtume qu'il avoit juſques alors religieuſement obſervée, & ſe con-

duire par les maximes qu'il tiroit des exemples & des discours d'Adelaïs. Sa precipitation à condamner le Comte, malgré les avis de son incomparable Mere, l'engagea dans la deplorable & malheureuse necessité d'envoyer sa femme sur un bucher, & de laisser cette eternelle & honteuse tâche à sa memoire. Il fut le fils d'un Pere qui sera blasmé & méprisé de tous les siecles, pour les actions qu'il fit contre les sentimens d'Adelaïs. Othon le Grand est au rang des premiers hommes, & des plus glorieux Monarques qui ayent paru dans le monde, parce qu'il ne fit, & qu'il ne pensast rien qu'il ne communiquast à cette chere moitié de son cœur. Lothaire son premier mari retrouva sa Couronne en

ſuivant ſa femme, qui le remena ſur le trône avec un courage heroïque, par des voyes bien dangereuſes. Ie puis dire ſans flaterie, qu'il y a peu d'exemples dans l'hiſtoire, peut-être point du tout, où l'on puiſſe voir une femme, ou même un homme, qui ait eû le gouvernement de l'Eſtat durant cinquante ans, & durant toutes les ſortes de troubles qui peuvent agiter un Empire, ou une Cour Imperiale, & qui n'y ait commis aucune faute de conduite, ni jamais rien fait, ni rien conſeillé que tres ſagement, & qui avec tant de ſageſſe & tant de force ait eû une ſi aimable douceur.

Elle ne fut pas inſenſible à l'affliction dont je viens de parler : neanmoins ſon ame êlevée au deſſus de toutes les choſes

du monde,ne reçût pas de là le coup heureux qui l'enleva de ce monde. Il y avoit long-temps que l'amour affoiblissoit les chaisnes qui l'attachoient à son corps: ce fut luy qui les rompit, & qui par de saintes maladies, & par des fortes applications de son cœur au cœur de Iesus-Christ, fut la veritable cause de sa mort.

Peu de semaines avant qu'elle mourut, elle s'appuya sur la conduite de S. Odilon d'autant plus fermement, qu'elle se sentit proche de la mort, & qu'elle le sçût par d'autres connoissances que par des préjugez & des conjectures. Voicy ce qu'en dit le même S. Odilon, & ce qu'il raconte de cette mort precieuse.

Adelaïs âgée de soixante & quinze ans alla visiter ce saint

Abbé en ſon Abbaye, & elle y demeura quelques jours. Lors qu'il fallut ſe ſeparer, & dire adieu, aprés les civilitez ordinaires, ils s'entre-regarderent l'un l'autre avec attention ; & puis d'un commun accord, ou par une correſpondance miraculeuſe, ils fondirent ſoudainement en larmes. Cela vint d'une revelation qu'ils reçûrent en même temps, & qui leur declara la nouvelle, dont Adelaïs fit voir auſſi-toſt qu'elle avoit la connoiſſance. Car baiſſant la tête, elle prit la robe du Saint, & ayant appliqué ſon viſage à cette robe avec des baiſers reſpectueux, *Mon fils*, luy dit elle tout bas, *ſouvenez-vous de moy durant vos devotions, & ſçachez que voicy la derniere fois que je vous verray des yeux du*

corps. J'espere que vos freres me feront la grace de m'aider par leurs prieres ; je leur recommande mon ame, quand ils apprendront la nouvelle de ma mort. Ce furent là les dernieres paroles de son adieu, le reste s'acheva par le silence.

Au sortir de Clugny, elle alla droit au lieu qu'elle sçavoit que la Providence avoit marqué pour estre le lieu de son trépas, & que Saint Odilon n'a point nommé.

Si-tost qu'elle fut arrivée, une multitude infinie de pauvres des villages circonvoisins accourut à l'ordinaire, & s'arangea dans une grande place pour recevoir ses aumônes. La sainte Dame affoiblie de fatigues & d'ennuis ne pouvoit plus quasi se soustenir : elle ne voulut pas

neanmoins se dispenser de son office, ni mettre son argẽt entre les mains de quelque autre; elle alla elle-même le distribuër & recevoir pour la derniere fois cette plus douce de ses consolations. Elle ajousta même beaucoup à ce qu'elle avoit resolu de donner ce jour-là: car voyant plusieurs pauvres eu un plus miserable estat que les autres, comme elle ne pouvoit voir aucune misere sans estre touchée, elle leur fit apporter des habits, & elle leur distribua les petites douceurs qu'on avoit apportées pour elle.

Le lendemain, comme c'estoit l'anniversaire de son fils Othon second Empereur, elle fit celebrer une Messe solennelle pour son repos, & elle y assista avec sa devotion accoustumée, qui

estoit

eſtoit pour lors une contemplation perpetuelle.

Durant la Meſſe, elle fut ſaiſie de la fiévre, & de l'Egliſe on la porta ſur le lit. Elle abandonna aux Medecins les ſoins inutiles de ſa gueriſon, & elle ne penſa qu'à ſe preparer à la mort. Ce fut de la façon la plus exemplaire & la plus Chreſtienne que puiſſe avoir jamais fait aucune Princeſſe. Elle eſtoit ſur ſon lit comme une victime d'amour immolée dans des flammes qui ne s'éteignoient point, & qui conſumoient ſon cœur nuit & jour. Ce cœur languiſſoit en ſoupirant par le mouvement heureux de ſon union parfaite avec Dieu.

On luy adminiſtra les Sacremens avec les ceremonies ordinaires. Elle reçeût la Sainte Eu-

charistie & l'Extréme-Onction & on recita devant son lit les Litanies, les Pseaumes de Penitence, & les autres Prieres de l'Eglise.

Son esprit bien-heureux sortit le seiziéme jour de Decembre, en la derniere année, & au dernier mois du siecle dixiéme.

Saint Odilon à fait un tres-éloquent Eloge de ses vertus. Ie le renferme en ces deux paroles: *Les femmes qui ne font rien qui ne doive estre blasmé, n'ont rien leû dans cét ouvrage, qu'elles ne puissent imiter.*

FIN.



TABLE
De la Seconde Partie.

Fin de l'Histoire d'Adelaïs.

